

L'ACTION CATHOLIQUE
Organe de
L'Action Sociale Catholique.
Rédaction et administration :
1, Boul. Charest, Québec.

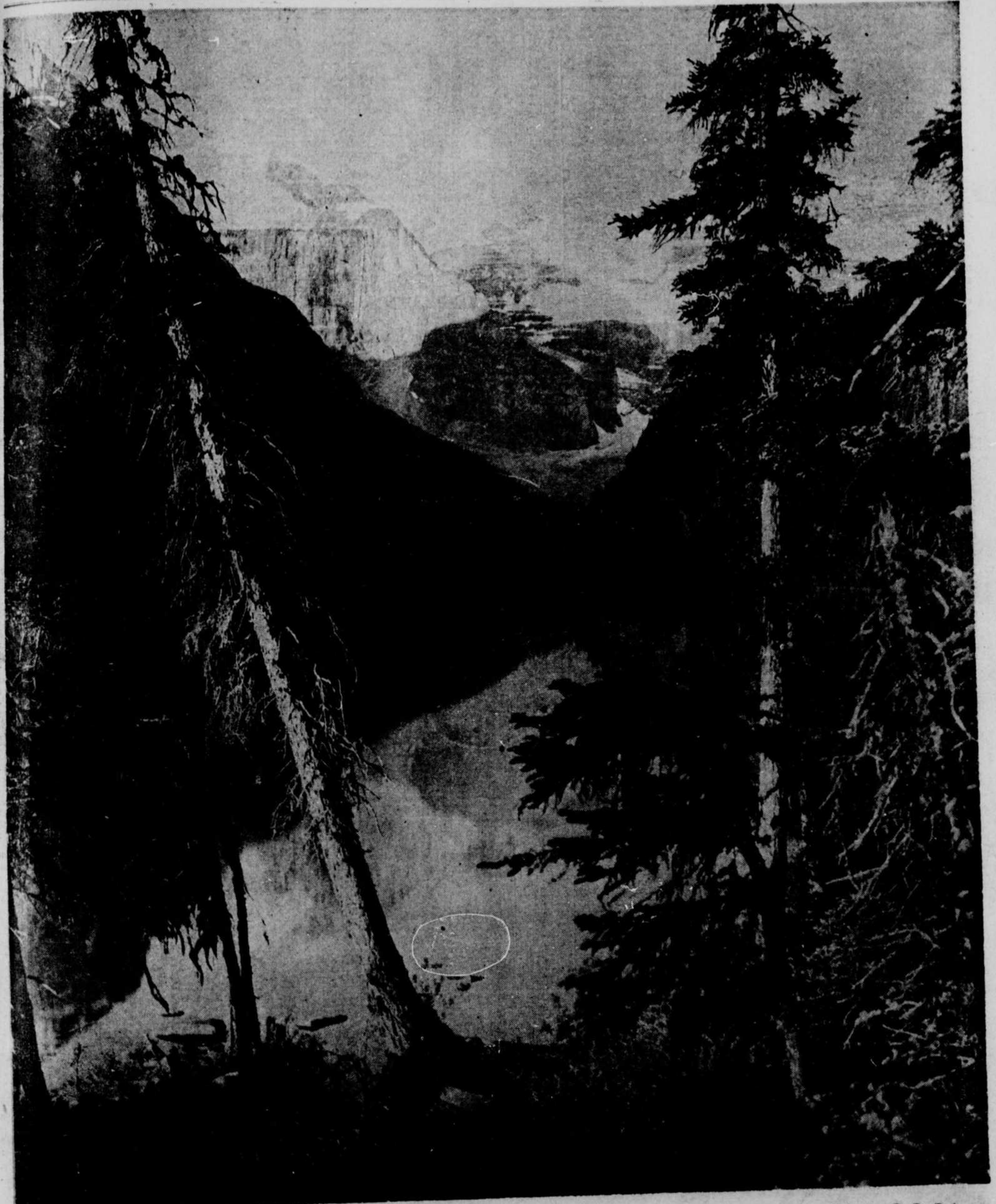
L'ACTION CATHOLIQUE

16 PAGES
8 EN COULEURS

Vol. VII, numéro 2

"Instaurare omnia in Christo"

Dimanche, 10 janvier 1943



LE LAC LOUISE, dans le Parc national de Banff

(Photo C. P. R.)

Ceintures fléchées



(Par Marius BARBEAU)

Quand, autrefois, les traitants du Nord-Ouest arrivaient aux camps des Sauvages réunis pour la traite, ils se revêtaient de leur bel uniforme de leur chapeau de castor, de leurs jarretières et ceinture fléchées, et de bandoulières brodées — tout cela par vanité et pour mieux en imposer aux Peaux-rouges dont ils convoitaient les fourrures. Les enfants des bois, se laissant séduire, ne tardèrent pas à imiter leurs visiteurs. Il leur fallut à eux aussi des capots à capuchon rouge, des hauts de forme, des mitasses ou jambières colorées, des sacs brodés, des bandoulières et des ceintures fléchées. C'est ainsi que la mode de porter la ceinture et les jarretières fléchées fut d'abord adoptée par les indigènes, qui la conservèrent ensuite plus fidèlement que les Canadiens qui l'avaient d'abord introduite sur presque tout le continent.

La ceinture fléchée est surtout connue sous la forme ordinaire qu'on désigne aussi du nom de ceinture de L'Assomption pour la Compagnie de la Baie d'Hudson et pour les bourgeois de Beaver Hall, à Montréal.

Les ceintures de ce nom, aussi loip que la mémoire peut remonter, étaient fabriquées à Saint-Jacques de l'Achigan, à Sainte-Marie Salomé et à Saint-Alexis, à huit milles et plus en arrière de L'Assomption, dans la province de Québec, et même jusqu'à Saint-Ambroise de Kildare, dans le comté de Joliette.

A peu près toutes les familles d'habitants dans ce district, il y a cinquante ans, fabriquaient des ceintures à la douzaine pour certains commerçants qui les revendaient ensuite à la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour son trafic du Nord-Ouest. En hiver, tout le monde y travaillait, femmes et enfants et même les hommes, depuis le matin avant le lever du soleil jusqu'à dix ou onze heures du soir; et il ne manquait pas de tisseuses qui, avec l'aide de leurs enfants, faisaient une ceinture par jour ou, du moins, une demi-ceinture. Il fallait être industrieux, comme on donnait un prix ridiculement minime pour ce travail — à peu près 30 sous — et encore on ne payait qu'en marchandises.

Le nom des familles qui se sont longtemps adonnées à cette industrie domestique est : Desrosiers, Mirault, Lord, Venne, Melançon, Légaré, Gaudet, Johnson, Bourgeois, Forest Léveillé Richard et Lajoie — la plupart, d'origine acadienne. On dit encore, à Saint-Jacques: "Tout le monde, il y a cinquante ans, faisait jour et nuit des ceintures".

Toutes les ceintures à Saint-Jacques se tissaient de la même manière; elles étaient d'environ six pouces de largeur. Mais il y avait d'habiles tisseuses qui en faisaient de plus larges, de huit à dix pouces et même jusqu'à douze pouces — qui étaient de dix ou douze pieds de longueur — comme Mme Desrosiers, Mme Venne, Mme Odilon Vigneault et Mme Napoléon Lord. A l'exception de Mme Lord, ces excellentes tisseuses ont, depuis, disparu. Mais il reste encore plusieurs personnes âgées à L'Achigan qui pourraient ourdir et tisser des ceintures.

Pour fabriquer les ceintures, l'hiver, les tisseuses se réunissaient les unes chez les autres, et travaillaient chacune de leur côté; elles conversaient, contaient des histoires et chantaient même; ce qui tuait le temps. Par exemple, quelques-unes se rassemblaient chez Mme Joseph Blanchard ou chez le voisin et, comme la maison n'était pas grande, toute la place était occupée par la trame des ceintures, attachée d'un côté au mur et de l'autre au plancher, qui s'entrecroisaient presque; de sorte que les hommes, feignant la mauvaise humeur, se plaignaient de ne pouvoir passer de la porte au poêle.

Il serait trop long de décrire ici la façon de tisser ces ceintures, qui se faisaient de deux manières, d'un bout à l'autre, ou du centre vers les deux bouts; ou de décrire l'usage du *tampic* — une baguette double qui tenait les brins en place dans toute la largeur. Le procédé, à qui l'apprend aujourd'hui, n'est pas facile, mais les femmes de L'Achigan y étaient tellement habituées



● Feu Charles Marchand, le fameux chanteur canadien-français, portant le costume des "troubadours de Bytown". A remarquer la ceinture fléchée qui complète ce costume.

qu'elles pouvaient faire une ceinture "les yeux fermés"; et les petites filles dès sept ans commençaient à apprendre à en tisser, ou du moins, à démêler les brins croisés derrière leur mère.

Le dessin et les couleurs de ces ceintures, très jolis et compliqués, se répétaient semblables d'une ceinture à l'autre; comme on travaillait vite et à bon marché pour le commerce, il n'y avait pas lieu de rechercher la variété.

La laine, que les commerçants faisaient venir toute teinte de Montréal, était de première qualité; ensuite retournée au rouet, elle était remise par le commerçant local, Dugas, aux ourdisseuses, qui montaient les brins doubles — en tout quelques centaines — et les remettaient ensuite, prêtes à tisser, aux ouvrières du voisinage.

Le dessin consistait en un coeur rouge au centre qui est une bande fléchée, et en plusieurs rangées de zigzags ou de flèches nettes de chaque côté, dont les couleurs anciennes et jolies étaient d'ordinaire : rouge vif, petit bleu, gros bleu (foncé), jaune et vert.

On se souvient encore que Dugas, marchand à L'Achigan, recevait chaque

hiver de grosses commandes de Montréal et qu'il se hâtait d'y pourvoir; d'autres s'adonnaient aussi à ce commerce, comme Dorais, Trudeau, Salomon Boulanger, vers 1850, et, plus tard, Hudon, Pilon et Bélanger, de Montréal. Mais les tisseuses se plaignaient de travailler pour si peu et de ruiner leur santé, tant qu'à la fin, il y a environ trente ans, elles firent part de leur grief au curé d'alors, M. Tancrede Viger, qui leur conseilla d'exiger de l'argent en paiement ou de se refuser à la tâche. Ce qu'elles firent. Le curé leur procura des moulins à coudre de Montréal et de la couture. Mais peu après, l'entreprise échoua, et les ouvrières se trouvèrent sans ouvrage et en dettes. Ce qui marque la dernière étape de la ceinture fléchée faite à domicile. La Compagnie de la Baie d'Hudson fait, depuis, manufacturer des ceintures de laine à Leicester, Angleterre; et les acheteurs d'aujourd'hui ne connaissent pas la différence. Les vraies ceintures se vendaient naguère \$15 à \$20; et les ceintures manufacturées, aujourd'hui, pour \$3.25. Le prix d'une belle ceinture de l'Assomption, lorsqu'on trouve un acheteur, peut aujourd'hui monter à \$50.00 \$100.00 et même au-delà. Un seul collectionneur à Chicago, M. Roy Robinson, en a environ 300 pièces variées.

On ne peut dire à quelle date commença la ceinture fléchée ordinaire. L'industrie qu'elle représente est probablement due à des employés de la Compagnie du Nord-Ouest qui se retirèrent à l'Assomption après leur service et qui y placèrent de grosses commandes pour leur compagnie. Les ceintures antérieures à 1820 diffèrent de la ceinture ordinaire, dont le modèle s'est fixé un peu après cette date. On trouve d'ailleurs, dans les anciennes factures, que la Compagnie achetait déjà, vers 1800, à Lachine et à Montréal, un grand nombre de ceintures pour son commerce.

Les vieilles tisseuses de l'Achigan elles-mêmes rapportent que, à leur connaissance, il s'en est toujours fait. Mais une d'elles croit que, à ce qu'on disait naguère, des sauvages du Ruisseau-du-Nord, aux environs, avaient d'abord montré aux gens à faire la ceinture. Ce qui est fort possible. Mais ces sauvages eux-mêmes avaient dû l'apprendre d'autres Peaux-Rouges ou de Canadiens.

La grande ceinture provient de la jarretière fléchée de 15, 20 ou 30 brins qu'on sait encore faire dans les comtés de Charlevoix et de Chicoutimi et qu'on a déjà connue sur presque tout le par-

cours du Saint-Laurent. Car certaines anciennes ceintures consistent en plusieurs jarretières fléchées cousues ou jointes ensemble. Les tisseuses de jarretières peuvent aussi faire des ceintures, tout simplement en augmentant le nombre de brins et leur longueur.

Depuis longtemps, il se faisait dans diverses parties de Québec et aussi chez la plupart des tribus sauvages de notre continent des ceintures tissées à la main dont les modèles sont fort variés; il se trouve même des ceintures, des jarretières et des bandeaux de cette espèce dans l'ancienne collection dite du Dauphin de France, à Versailles, au temps de la Révolution française et maintenant conservée dans deux musées de France.

Mais les dessins et les particularités changent à mesure qu'on remonte au-delà de 1820. A tout considérer, on peut croire que les Canadiennes apprirent d'abord des sauvages la manière de tisser au doigt, rien de plus, puis que, se servant de laine, ils améliorèrent le tissage, augmentèrent le nombre de brins, cousurent ou relièrent ensemble des jarretières au point d'en faire de larges ceintures. Enfin la traite des fourrures et le commerce firent de la ceinture, à l'Assomption, ce que nous en connaissons. Toutes les tribus d'Amérique pendant longtemps se la procurèrent pour s'en orner, ou encore, elles continuèrent d'en faire d'après les anciens modèles.

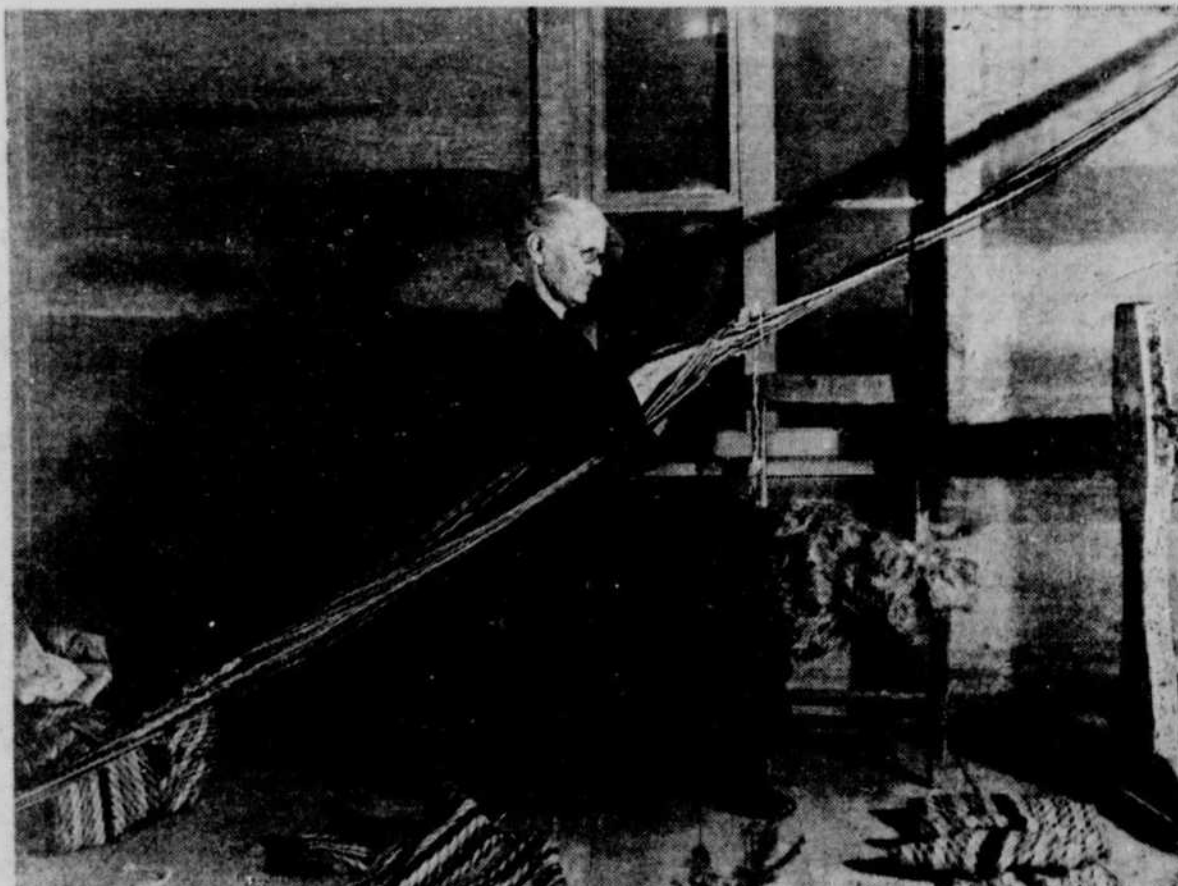
Quand, il y a environ quarante ans, les ouvrières de l'Assomption abandonnèrent le tissage de la ceinture, on craignit que le secret s'en soit à la veille de se perdre. Aussi la Canadian Handicrafts Guild exposa à Montréal, en 1907, un petit nombre de ceintures et fit venir Mme François Venne, de l'Achigan pour qu'elle travaillât à une ceinture dans une salle d'exposition.

M. Massicotte, archiviste à Montréal, s'est depuis, intéressé à la conservation et à l'étude de la ceinture. A nos Veillées du Bon Vieux Temps, en 1918, il en exposa quelques-unes, et, peu après, il publia à la Société royale une intéressante étude. Puis il s'entendit avec Mme Lord, de l'Achigan, qui vint à Montréal enseigner son art à deux Soeurs de la Providence. C'est ainsi qu'on voulut s'assurer de la préservation de ce tissage unique.

Depuis, il s'est fait de grands progrès en ce sens. Aux Festivals de la Chanson et des Arts manuels au Château Frontenac, à Québec, en 1927 et 1928, j'engageai trois tisseuses de l'Assomption et de Joliette, et l'Ecole des Arts domestique de Québec, l'année suivante, emboîta le pas et s'assura à son tour les services de Mme Lord pour qu'elle enseignât à quelques institutrices. L'école, depuis ce temps, a disséminé cette connaissance dans toute la province, à tel point que, aujourd'hui, il n'y a plus à craindre qu'on juble jamais l'art de fabriquer le plus beau tissu manuel qui se soit jamais fait en Amérique et dans aucune partie du monde.



● Madame Napoléon Lord, de L'Assomption, faisant une ceinture fléchée.



La vie catholique

SENEGAL

AU

Dakar qui tient une place importante dans l'actualité depuis une couple d'années est le point de l'Afrique le plus rapproché de la côte sud-américaine. Il est aussi l'un des deux centres principaux de la vie catholique au Sénégal, l'autre étant St-Louis situé un peu plus au nord, mais aussi le long du littoral. Mgr Auguste Grimault, c.s.sp., vicaire apostolique de Dakar est en même temps administrateur de la préfecture apostolique de St-Louis. Il réside à Dakar.

La vie catholique dans cette partie de l'Afrique commença dans la dernière moitié du seizième siècle lorsque les Jésuites, sous la protection de Philippe III, roi d'Espagne et du Portugal, s'établirent aux îles du Cap Vert et tentèrent d'évangéliser les peuplades de la côte. Les Jésuites espagnols furent suivis par les Jésuites français, puis par les Capucins espagnols dans la première moitié du dix-septième siècle, enfin par les Franciscains portugais, les Dominicains français et même quelques prêtres séculiers à la fin de ce même siècle. Ils convertirent un certain nombre d'infidèles, y compris quelques chefs indigènes, mais au commencement du XIXième siècle, il ne restait guère de traces de ces premiers efforts d'évangélisation.

Ce n'est pas la première fois que cette zone de l'Afrique subit les contre-coups de la guerre européenne. En 1637, la Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi, récemment fondée, avait envoyé les Capucins de Normandie dans la "vieille Guinée", mais les Hollandais empoisonnèrent un des missionnaires français et en chassèrent les autres. La guerre se déclara entre la France et la Hollande en 1672. Lorsque l'amiral d'Estrées s'empara de tous les postes de commerce hollandais sur la côte du Sénégal, les Dominicains entrèrent dans cette contrée sous la protection des Français et furent suivis par les Franciscains en 1686. Mais en 1758, St-Louis et l'île de Gorée tombèrent aux mains Anglais et seule Gorée fut rendue par le traité de Paris en 1763, l'année où la préfecture apostolique du Sénégal fut établie par le Saint-Siège. En dépit des promesses faites par le gouvernement anglais, les catholiques de St-Louis eurent la liberté d'assemblée, mais il ne leur fut pas permis d'avoir de chapelle ni de prêtre.

Le Père Bertout, de la congrégation du St-Esprit, en compagnie d'un confrère, le Père de Glicourt, fit naufrage le long de la côte sénégalaise en avril 1778. Le gouverneur britannique de St-Louis se trouva dans un dilemme, lorsque les Maures se présentèrent avec deux prêtres français et lui demandèrent une rançon. En dépit de son attitude vis-à-vis les Français et les catholiques, il se vit contraint de payer la rançon demandée. Pendant quelque temps, ces prêtres travaillèrent avec zèle et avec succès parmi la population catholique de St-Louis, mais ils furent déportés à Gorée et rentrèrent en France peu après. Le Père Bertout, à qui devait revenir le mérite de rétablir sa congrégation en France après la révolution, réussit également à présenter au ministère de la Marine une requête sur la condition de la population catholique à St-Louis. Une flotte française y fut envoyée sur le commandement du comte de Vaudreuil et, le 28 janvier 1779, le protectorat redevenait français et le Père de Glicourt retournait dans la préfecture apostolique du Sénégal.

En 1895, Dakar devint le siège officiel du gouvernement français dans l'Afrique occidentale. Quelques années plus tôt, en 1863, le vicariat apostolique de Senegambia (aujourd'hui Dakar) avait été séparé du vicariat des deux Guinées, et Mgr Kobes, le coadjuteur de celui-ci, devint le premier vicaire apostolique de ce qui est maintenant le vicariat apostolique de Dakar. Une de ses premières initiatives fut d'augmenter les maisons des Soeurs de St-Joseph de Cluny qui s'étaient établies dans le voisinage depuis 1819, et d'inviter les soeurs de l'Immaculée Conception à venir s'installer à Dakar. Avec son encouragement, le Père Barbier fonda le 24 mai 1858 pour les femmes sénégalaises les Filles du Saint-Coeur de Marie. Un séminaire pour la préparation du clergé indigène fut ouvert et il



● Son Em. le cardinal Jean VERDIER, archevêque de Paris de 1929 à 1940, fut légat pontifical à la consécration de la cathédrale de Dakar, en 1936.



continue de s'épanouir, mais les efforts de Mgr Kobes pour établir l'industrie du coton parmi les naturels furent vains à la suite d'une série de fléaux de sauterelles.

Un naufrage fut responsable du rétablissement de l'Eglise au Sénégal; un autre naufrage, en 1920, fut cause d'une grande tristesse à Dakar. Mgr Hyacinthe Jalabert, vicaire apostolique de Dakar revenait de France avec 17 missionnaires, lorsque le "S.S. Afrique" fit naufrage le 11 janvier. Tout fut perdu. Mgr Jalabert avait été fait chevalier de la Légion d'honneur par le gouvernement français en reconnaissance de son dévouement durant l'épidémie de fièvre jaune qui avait ravagé le Sénégal en 1901.

La première guerre mondiale a retardé le progrès de l'Eglise à Dakar. Les Sénégalais de Dakar sont citoyens-électeurs; c'est-à-dire qu'ils votaient et qu'ils étaient représentés au parlement de Paris avant la fin de la Troisième République. En conséquence, en 1915, ils furent mobilisés. Quelque trois cents soldats sénégalais furent tués à l'action, mais en outre, des milliers de Noirs qui furent incorporés dans les tirailleurs tombèrent sur les champs de bataille. De plus, tous les missionnaires qui n'avaient pas atteint la limite d'âge et qui n'étaient physiquement aptes au service, furent enrôlés comme chapelains ou infirmiers en France ou au Cameroun. Deux reçurent la croix de la Légion d'honneur; un la médaille militaire; et la majorité des autres, la Croix de Guerre. Le chapelain des tirailleurs sénégalais, le Père Sonko-Saue, fut tué en Champagne en avril 1917.

Le travail des Pères du St-Esprit et des religieuses qui les aident a été récompensé par deux grands événements au cours des dernières années. Mgr

Joseph Faye, membre sénégalais de la Congrégation du St-Esprit a été nommé préfet de la nouvelle préfecture apostolique de Ziguinchor établie en 1939; un légat papal fit une visite officielle à Dakar. C'était la première fois que cela se produisait dans l'histoire de l'Afrique.

Ce légat fut le cardinal Verdier, archevêque de Paris, qui vint à Dakar en janvier 1936 en qualité de représentant du Pape Pie XI et dans le but de consacrer la cathédrale de Dakar. Il était accompagné du général Gouraud alors gouverneur militaire de Paris, qui a joué un rôle important dans la pacification de l'Afrique.

La cathédrale que le cardinal Verdier consacra en présence de douze évêques en janvier 1936 avait été ouverte le dimanche de Pâques 1929 par Mgr Grimault. La seconde messe célébrée après sa dédicace le fut pour le repos de l'âme du maréchal Ferdinand Foch. L'édifice, un des plus beaux de toute l'Afrique, fut construit de façon à s'harmoniser avec son entourage et répondait aux exigences du climat équatorial. Il était de style soudanais moderne avec des murs, des tours jumelles et une large coupole de béton rouge.

Le Père Jacob Libermann, un juif converti au catholicisme, qui devint une des principales personnalités religieuses de la France et dont la cause de béatification s'institue présentement à Rome, envoya un jour le message suivant au roi Elmar de Dakar: "Jésus-Christ, fils de Dieu, Dieu des chrétiens. Dieu de tout l'univers, aime tous les hommes également, mais il m'inspire un amour plus vivant et plus tendre pour ses chefs frères les noirs". Quatre-vingts ans plus tard, le Père des fidèles, Pie XI, par l'intermédiaire de son délégué, le cardinal Verdier, devait faire une visite souveraine à Dakar, devenu un centre de vie spirituelle.

De jour en jour, dans cette terre lointaine, longtemps considérée comme inhabitable par les civilisés, le nombre des chrétiens s'augmente, et, grâce à l'Eglise et à ses missionnaires zélés, les nègres autrefois délaissés, livrés en esclavage, considérés comme des bêtes de somme, ne sont plus traités dans la grande famille humaine comme des fils méprisés. Ils sont mieux compris et ils reçoivent plus de respect et d'amitié de leurs frères fortunés.

Il fait bon, tout en méditant un peu sur les besoins missionnaires de cette partie d'Afrique, de penser que, dans ces régions lointaines, se sont écrites quelques-unes des pages émouvantes de l'histoire de l'Eglise.

André ROY.

N. B. — Les notes qui ont servi à la rédaction de cet article nous ont été fournies par le service d'information du National Catholic Welfare Conference.



● Vue d'une partie de la ville et du port de Dakar, la capitale du Sénégal français.

● La Famille chrétienne ET LA SAINTE FAMILLE

*La famille sans autorité, la famille sans amour, la famille sans berceau, la famille sans Dieu, voilà le mal principal, originel de notre société contemporaine.

Travailler à la rendre ce que Dieu l'a faite, aussi conforme que possible au type sacré, qui, pendant trente ans, fut montré à la terre, dans l'humbl et sainte demeure de Nazareth: voilà, certes, une oeuvre digne d'unir, dans un immense et patriotique effort, les chefs des peuples et les pasteurs des âmes, les hommes de foi et les hommes de coeur, tous ceux qui par l'autorité, par la parole, l'action et la prière, ont une influence sur le mouvement de siddés et la direction des moeurs publiques.

"De là dépendent le bonheur de votre vie, l'honneur de votre sang, le salut de vos âmes... la grandeur de la patrie française, la paix et la prospérité de l'Eglise", écrivait Mgr Bonnet, évêque de Viviers, dans un mandement de 1897.

La même année, Son Em. le cardinal Perraud, évêque d'Autun, écrivait ce qui suit:

"Si les familles se forment en dehors de la loi de Dieu, ou vivent dans un mépris habituel de ses commandements, l'état social subira le contre-coup immédiat de cette funeste indiscipline. Les enfants qui auront grandi dans cette atmosphère d'incrédulité positive ou de passive indifférence, deviendront presque nécessairement des citoyens, pour lesquels Dieu sera, sinon un ennemi, à tout le moins un étranger, dont ils ne tiendront nul compte dans la conduite de la vie. C'est ainsi que par l'abandon de la prière et des autres devoirs envers Dieu, de la part des familles irréligieuses ou indifférentes, une nation peut arriver à devenir pratiquement athée — en proie à l'anarchie.

"Quant aux dangers qui menacent parmi nous, la famille chrétienne, la loi du divorce s'attaque au principe même du contrat — sacrement qui le constitue.

"La propagande sectaire de la franc-maçonnerie tend à exclure outrageusement Dieu de la bénédiction nuptiale et du berceau des nouveaux nés.

"Le système scolaire patronné par l'Etat, creuse, entre l'instruction pédagogique et l'éducation religieuse de l'enfance, un abîme, que l'insouciance coupable de beaucoup de parents ne se préoccupe nullement de combler".

Aux yeux de ces éminents prélats, la famille chrétienne tend de nos jours, à se séculariser, à devenir une société toute païenne.

A un mal si profond, il faut appliquer un remède efficace. Aussi, est-il indispensable d'instruire les fidèles sur la nature du mariage chrétien, sur la sainteté de ce sacrement et sur les graves devoirs qu'il impose. Écoutons là-dessus le catéchisme du Concile de Trente:

"Les pasteurs doivent se proposer de diriger les fidèles dans la voie de la perfection et du bonheur, et désirer pour eux ce que l'Apôtre désirait pour les Corinthiens lorsqu'il leur écrivait ces mots: **Je voudrais que tous les hommes fussent comme moi**, c'est-à-dire qu'ils vécussent dans la continence; car il n'y a pas de bonheur plus grand en ce monde, que d'avoir l'esprit tranquille, dégagé des soins de la terre, en paix du côté de la concupiscence et des passions, uniquement occupé de la piété et de la méditation des choses saintes. Mais, dit le même Apôtre, **chacun a reçu de Dieu, un don particulier, l'un d'une manière, l'autre d'une autre**, et le Ciel a attaché de grands biens au mariage, qui est devenu l'un des sept sacrements de l'Eglise catholique.

"Notre-Seigneur lui-même a voulu honorer de sa présence la solennité des noces. Tout cela prouve assez qu'on doit instruire les fidèles sur cette matière, vu surtout que saint Paul et le prince des Apôtres nous parlent, dans plusieurs endroits de leurs épîtres, de la dignité et des devoirs particuliers du mariage. Inspirés par l'Esprit-Saint, ils sentaient parfaitement combien il était utile à la société chrétienne que les fidèles connus sentent la sainteté du mariage et n'y portassent aucune atteinte. Ils savaient combien l'ignorance à cet égard et les fautes qui en sont la suite, devaient attirer de calamité sur l'Eglise".

Dans les foyers vraiment chrétiens, les esprits s'éclairent à la lumière des vérités catholiques; les coeurs sont soumis au doux empire de la vertu. Dieu y règne

en souverain; tous lui obéissent, le père, la mère, les enfants, les serviteurs; ils sont heureux de vivre dans l'ordre, la dépendance et la paix.

Mais, dans ces maisons bénies, le bonheur ne dépend pas seulement de la prospérité matérielle, de la considérations humaines, des jouissances qu'offre la vie terrestre. Il est aussi dans une parfaite soumission à la volonté divine et dans l'espérance d'une vie meilleure après la tombe. En vain, la mort frappe, ébranle, démolit l'édifice de ce foyer domestique, Dieu en réunira un jour les membres épars dans la patrie céleste, selon les vœux de tous.

Les familles païennes de notre époque affectent, au contraire, de mépriser les sages lois du Créateur; elles n'ont que faire de la grâce et de la doctrine de Jésus-Christ. Elles se forment et se gouvernent en dehors de son influence. L'esprit du monde, les caprices de la sensualité, les conseils de l'égoïsme leur servent de guide et d'appui.

Il y a donc l'idée chrétienne du mariage et l'idée païenne, l'idée de Dieu et de l'Eglise, et l'idée du monde des théâtres, des auteurs du roman sceptique et immoral.

On parle de refaire la société et de tout restaurer en Jésus-Christ. Commençons par la base qui est la famille.

pureté virginale. Ils donnent un bel exemple de mépris des plaisirs terrestres et d'héroïque sacrifice.

— Cependant cet intérieur béni offre, à toutes les familles chrétiennes, des vertus plus faciles à pratiquer.

Ainsi Dieu y est connu, aimé, servi comme le premier maître de la maison. Saint Joseph se regarde comme son délégué et son représentant. Avec quel respect, il traite ses subordonnés; avec quel dévouement il les sert, les protège et se sacrifie pour leur bonheur!

L'humble Vierge se cache, se tait, travaille dans sa pauvre demeure. Elle prie, elle obéit à saint Joseph; elle écoute et regarde Jésus; elle aime et pratique tous ses devoirs.

L'Enfant-Jésus se prépare à remplir sa mission de Sauveur des âmes: il s'entretient avec son divin Père; il obéit à ses parents; il gagne son pain, à la sueur de son front; il vit pauvre, mortifié et inconnu. Jeunes gens, où trouverez-vous un plus beau modèle?

La première famille humaine

Remontons au berceau de la société domestique; écoutons le Créateur nous exposer le plan divin du mariage: "**Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui une aide qui lui ressemble.**"

L'homme est donc fait pour vivre en famille. La femme sera son auxiliaire inséparable, sa compagne choisie; elle lui ressemblera dans sa nature et dans sa destinée; mais, elle aussi, aura des droits et des devoirs.

Dieu exécute son dessein et tire des flancs du premier homme endormi, cette compagne fidèle, cette aide douce et dévouée.

— A la vue d'Eve, Adam s'écria: "**C'est l'os de mes os, la chair de ma chair... Aussi l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme et ils seront deux dans une même chair...**" — "**Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a joint!**"

Il est permis de conclure: Union perpétuelle d'un seul homme et d'une seule femme, contractée sous le regard de Dieu. Voilà l'institution primitive du mariage faite par le Créateur.

Ici donc sont condamnés la polygamie et le divorce comme contraires à l'unité, à l'indissolubilité de la société domestique.

Du reste, cette unité, cette indissolubilité sont tout à fait conformes aux vœux de la nature régénérée. Tout noble coeur veut jouir seul et pour toujours de l'objet aimé. Un amour limité, un amour qui finit, n'est point capable de satisfaire les aspirations de l'âme humaine.

Dans l'institution du mariage Dieu nous révèle ainsi sa sagesse non moins que sa bonté.

— Mais quelle est la fin principale du mariage?

Son Auteur va nous l'apprendre. Il dit à nos premiers parents: "**Croissez et multipliez-vous remplissez la terre.**" Ce précepte est général il s'adresse à ceux qui fondent une famille et deviennent par là les coopérateurs du Tout-Puissant dans la multiplication du genre humain.

Vouloir éluder cette première fin du mariage tout en usant des droits qu'il confère, c'est violer gravement la loi de Dieu, commettre une grande faute, souvent punie dès ce monde, tant la justice divine se hâte de châtier ce crime odieux.

— Nos premiers parents ont-ils toujours vécu en bonne harmonie avec le Créateur? Malheureusement non. Victime des ruses de Satan, Eve osa porter la main sur le fruit défendu; elle entraîna Adam, chef de la race humaine, dans sa révolte contre Dieu; elle attira sur ses fils la mort du corps et celle de l'âme.

Son chatiment fut d'enfanter dans la douleur et de vivre sous le joug de l'homme. D'ailleurs, la mort tragique du juste Abel vint révéler à cette mère coupable, toute la profondeur de sa chute. Premier et terrible exemple de cette grande loi de solidarité providentielle, qui punit dans les enfants les prévarications des chefs de famille. Ainsi la femme qui ne craint pas Dieu, doit redouter d'attirer sur elle et sur les siens la colère du Très-Haut et les malédictions divines.

Lire la suite en page 7



LA SAINTE FAMILLE

● Tableau de Flockhorst

La formation de la famille

La Sainte-Famille

L'idéal céleste du mariage chrétien, de son unité, de sa sainteté, de son indissolubilité, brille dans la société adorable des trois personnes divines. Son idéal terrestre se trouva dans la trinité d'ici-bas, la Sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph.

Promis souvent aux patriarches, annoncé par les prophètes, attendu de tous les peuples, le Messie devait naître comme nous, d'une mère, l'auguste Vierge Marie, et s'appeler avec complaisance le **Fils de l'homme**.

Mais la glorieuse Vierge, prédestinée à devenir la Mère de son Dieu, ne pouvait

seule remplir sa mission de gardienne et de protectrice de l'Enfant-Jésus. Aussi, sous le voile du mariage, saint Joseph lui est-il donné pour sauver l'honneur de la Mère, protéger l'Enfant, leur offrir, à l'un à l'autre, le pain de chaque jour.

Multiplier le genre humain, les enfants de Dieu et de l'Eglise, les élus du ciel, elle est la noble mission du foyer domestique.

— L'union sublime de Nazareth se forme sous l'empire de la grâce et l'inspiration du Saint-Esprit. Jamais une Vierge plus pure n'a été confiée à un coeur plus chaste ni plus fidèle.

Ces deux anges terrestres sont, dans le mariage, les gardiens mutuel sde leur



Puisque je vous
dis que la tête
rouge a filé sans
tambour ni
trompette!



Rouge est partie?
Mais elle est bles-
sée!... Quand s'est-
elle enfuie... et com-
ment?

Pendant la nuit...
Elle a pris un
des chameaux et
elle s'est sauvée!



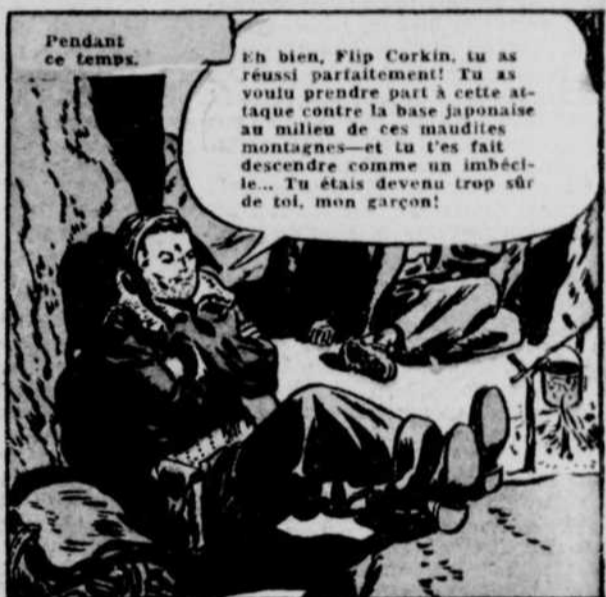
Elle périra dans ces
montagnes sauva-
ges! Allez-vous os-
sayer de la retrou-
ver?

Non... Nous n'a-
vons pas de vies à
risquer de cette fa-
çon... Qui nous dit
que vous ne l'avez
pas aidée à s'en-
fuir?...



Écoutez
donc!...
Je—

Taisez-vous! Vous portez un uni-
forme de sergent qui n'est pas
à vous... Vous n'êtes pas seule-
ment un civil, mais peut-être un
criminel par-dessus le marché!
Je ne croirai pas un traître mot
de ce que vous pourriez me racon-
ter... La tête rouge est partie et
nous ne courrons pas après elle—
et ni vous non plus!



Pendant
ce temps.

Eh bien, Flip Corkin, tu as
réussi parfaitement! Tu as
voulu prendre part à cette at-
taque contre la base japonaise
au milieu de ces maudites
montagnes—et tu l'es fait
descendre comme un imbécile...
Tu étais devenu trop sûr
de toi, mon garçon!



Me voilà encore qui parle tout seul!...
Au moins je suis plus intéressant que
ce muet de Jos, Jitsu qui est assis là
en face de moi!...



Dis donc, Jos, pourquoi n'as-tu pas voulu te
conduire gentiment quand nous sommes
rencontrés pour la première fois tantôt?... Je
ne voulais pas te tuer, mais tu étais tellement
mal disposé à mon égard... Et puis pourquoi
ne comprends-tu pas ce que je te dis?



Tous les Japonais que j'ai vus au cinéma a-
vaient tous fait un stage dans un collège amé-
ricain... Comment ferez-vous pour venir nous
dicter la paix à la Maison Blanche, si nous
ne nous comprenons pas?... Tiens, Jos, imagi-
ne-toi que c'est du suki Yaki!



Le capitaine Corkin a reçu à dîner au
"mess" de la base à l'occasion des fêtes... Le
capitaine ne savait plus ce qu'il disait et
son invité avait perdu la parole... et vous
devinez le reste... Je crois que je suis en
train de devenir fou!



Pourquoi des types comme moi ne rencon-
trent-ils pas une belle demoiselle dans des
montagnes comme celles-ci, tout comme
dans le film "Horizon perdu"?... Je parie
que si je devais en rencontrer une, elle au-
rait 190 ans et le paraîtrait... à première vue!



12-20

Le RETOUR de deux Impériaux

• par Emmanuel DESROSIERS

Quand j'entrais chez le docteur Théodule, j'étais toujours émerveillé d'y voir une très grande quantité de livres tapissant les murs et entassés un peu partout. Il y en avait de très sombres et de très beaux aux ors vieillies, bouquins devant renfermer des histoires que l'on racontait les soirs d'automne, autrefois, au coin du feu.

Entre deux énormes bibliothèques de chêne, l'on apercevait appendu au mur un haut portrait aux teintes salées. C'était l'image du docteur Théodule, chirurgien-major de la reine.

Comme c'était vieux tout cela, lointain, lointain, refoulé par un présent tapageur, insolent et bien peu poétique.

Certes, le docteur était vieux. Resté très droit malgré les ans, sa tête s'ornait cependant de cheveux blancs, mais ses traits n'étaient pas tirés ni son teint couleur d'ancien parchemin, ce qui faisait dire aux siens : Il ira loin !

Il ira loin ! Je trouvais qu'il avait déjà fait beaucoup de chemin, car il avait atteint sa quatre-vingt-quatorzième année.

Il était toujours derrière un lourd bureau à consulter le passé dans les poussiéreuses paperasses.

Chirurgien-major de la reine, cela avait été un titre autrefois, vers 1892, et dans un écriin de velours, je voyais la médaille qu'il avait reçue pour services rendus à l'armée.

On m'avait raconté qu'à cette époque, tout un monde brillant menait grand équipage les jours de parade. Le major Théodule ne devait pas être le moins fier des officiers chevauchant les coursiers du pays. Je me le représentais très droit sur sa selle, dépassant de toute sa tête le colonel que la nature n'avait pas gratifié d'une taille même moyenne. Les femmes laissaient flotter leurs jupes sur le flanc des chevaux et au loin, dans le camp en rumeur, les fanfares, succédant aux appels des clairons, scandaient des marches.

Tout ce passé ou presque était mort. Le colonel dormait sous les cyprès. Je me rappelle, lorsque j'étais bambin, l'avoir vu passer, sur un affût de canon couvert d'un grand drapeau. Des fanfares l'accompagnaient en jouant des airs tristes. Il y avait beaucoup de cavaliers à l'accompagner dans cette dernière parade.

Lui mort, l'incendie avait détruit les casernes et les soldats n'étaient plus revenus dans mon village.

Seul le chirurgien-major Théodule restait de ce passé et quelques murs que le temps, chaque année, délabrait.

Or un soir que ma mère m'avait envoyé chercher chez le docteur un certain sirop dont il était le seul à posséder la merveilleuse recette, le chirurgien recevait un télégramme ainsi conçu :

"Arrive du bled".

GUSTAVE

Ce Gustave, je l'avais connu au village. C'était, à ce que je croyais, un illuminé. Il ne jurait que par la France. Il s'était enrôlé au début de la guerre et on n'en avait plus entendu parler.

"Arrive du bled".

Il aurait pu écrire "Afrique" au lieu de "bled" et j'aurais saisi tout de suite la signification du télégramme que le docteur Théodule me braqua sous le nez comme si j'avais été de la famille.

— Il arrive du bled, ce satané Gustave !

Et sans plus se soucier du sirop que je lui avais demandé, le vieillard se leva, très droit, et vint chercher sa médaille dans l'écriin de la cheminée. Il me demanda de la lui épingle sur la poitrine.

J'étais fort gêné. Le docteur Théodule, à mes yeux, était le personnage le plus considérable de mon village et il me semblait que j'accomplissais un rite dont je n'étais pas digne. La médaille était ternie et le ruban de soie brochée, qui la soutenait, était fané, sans couleur, tout comme le vieux chirurgien-major de la reine.

Comme je m'appêtais à partir, le docteur Théodule me retint :

— Ne pars pas, petit. Tu vas voir Gustave qui arrive du bled, il ne doit pas tarder.

Il y avait un grand branle-bas dans la

maison, il pouvait être cinq heures du soir.

Bientôt nous vîmes sur la route ensoleillée le charretier qui amenait Gustave, le revenant du bled. Il n'avait pas changé, sauf qu'il avait une moustache. C'était un type très volubile, très expansif.

Tout le monde le salua et le docteur Théodule qui me tenait par la main, par je ne sais quel hasard, m'entraîna à sa suite dans la salle à manger où on avait dressé le couvert.

On me fit une place et je pensais à ma mère et à la bouteille de sirop qu'elle m'avait chargée de lui apporter. Je ne pouvais me dérober.

— Tu prends du potage, petit ?

— Mais oui, il en prend, répondit pour moi le docteur. Ça fît des poitrines comme celle de Gustave et des muscles et de la barbe !

Déjà le revenant du bled racontait ses aventures :

— Pays de chien, terrible chaleur, du nez que le simoun soulève.

Il était introuvable.

— Et l'ennemi, mon oncle (il s'adressait au docteur Théodule), il est multiple et enragé. Il a toutes les ruses.

— Mais, nom de — (ici le chirurgien-major lâcha une bordée de jurons, vestige de la vie de camp qu'il avait menée autrefois) êtes-vous des poules mouillées, ne ripostez-vous pas ?

— Nos troupes sont magnifiques, mon oncle, et nous faisons des trouées terribles dans ce désert où nos chars d'assaut avancent sans jamais reculer. J'étais à Mogadichou quand nous reçûmes l'ordre de franchir des contreforts qu'on disait occupés par les Italiens. Il fait très chaud à l'intérieur de nos chars, nous sommes constamment aveuglés par les sueurs, et la machine qui nous transporte devient brûlante en peu d'instants. Et puis, l'odeur des gaz se dégageant des moteurs et de l'huile brûlée, c'est autrement pire que les parfums de votre officine, oncle Théodule.

Le vieux chirurgien-major plissa le front. D'officine, il n'avait plus guère que le sirop que ma mère m'avait envoyé quêrir et qui m'avait amené à la table du docteur.

— Continue, Gustave, revient aux contreforts brûlés de soleil et infestés d'Italiens.

— Dans ces contreforts, il n'y avait rien que le sable les envahissant et que l'atroce chaleur de four qui nous cuisait la chair et le coeur.

Au delà des dernières brousses, des colonnes italiennes ravagées par le bombardement incessant de nos avions plongeurs défilèrent, lourdement protégées par des tanks légers et quelques avions peureux. Elles serpentaient paresseuse-

ment comme des serpents sur un sol brûlé, se dirigeant vers une forteresse perdue dans la Somalie italienne.

— La Somalie, mais ce n'est pas le bled, dit vivement le docteur.

Gustave reprit doucement :

— Pour nous Canadien, oncle Théodule, le bled c'est toute l'Afrique traîtresse. C'est un bled qui n'est plus africain, c'est un bled qui n'est plus arabe : c'est un bled italien, allemand, c'est un bled innommable.

Et qu'est-ce que je comprenais de tout cela, moi qui étais venu pour du sirop rhumal ? On apporta sur la table un deuxième service plantureux. Le docteur Théodule me servit lui-même et ne s'oublia point. Puis Gustave continua :

— Nous nous savions protégés, protégés par des vaisseaux de guerre dans le golfe d'Aden et des centaines d'avions qui rôdaient au-dessus de nous et qui allaient par intervalles arroser de mitraille les colonnes italiennes que nous poursuivions.

La nuit vint et avec elle un peu de fraîcheur. Nous nous arrêtamés à l'abri de dunes et laissâmes nos monstres se ravitailler d'essence et d'huile.

— Et vous ? demanda le docteur Théodule.

— Nos inséparables boîtes de Trey Bentos furent ouvertes comme d'habitude et nous arrosâmes ce boeuf des Pampas de jus de citron.

Puis nous repartîmes dans le désert plein d'ombre et de calme, suivis par des camions bruyants et quelquefois survolés par des vautours de fer.

Pour moi, c'était du rêve que cette histoire fantastique d'oiseaux de fer rasant des dunes si effroyablement chaudes que Gustave, dont la soif était restée inextinguible, n'achevait plus de boire du vin blanc dont on remplissait des carafes sur un dressoir.

Ah ! si ma mère m'avait vu à côté du docteur Théodule si fier dans sa redingote noire avec au revers la médaille de la Reine ! la pauvre femme aurait compris pourquoi je ne lui rapportais pas son sirop.

Quand je lui raconterais, me croirait-elle ? Je la connaissais, ma pauvre mère, incrédule par nature et j'entrevois une bonne correction : "Quoi ? le docteur Théodule t'a gardé à souper ! Voyez-vous ça d'ici, ce bon petit gars à côté du respectable vieillard ! Tiens, tiens, tiens ! et les claques encore et les reproches qui pleuvraient !

Sans compter qu'au cartel de la salle à manger, six heures sonnaient comme un glas à mon oreille attentive.

Et moi qui devais ramener les vaches du bois ! Elles ne descendaient jamais seule et je ne sais quelle aberration les retenait à l'ombre des noyers jusqu'au

moment où elles me voyaient apparaître avec le chien. Si je tardais, elles se figeaient bêtement dans une attente inexplicable.

Et ce Gustave qui n'en finissait plus. Il parlait encore de cette Somalie et de ses traîtresses, de son climat de feu et des soldats de l'armée impériale séchant au soleil ; puis il devenait lyrique à la pensée des nuits du désert avec le ciel si bas qu'il semble qu'on puisse cueillir les étoiles.

Puis les services succédaient aux services. L'appétit du docteur Théodule était proverbial au village et je me rendais compte que le chirurgien-major de la Reine avait des cavités insoupçonnées.

Malgré la hantise de ma mère, j'eus un peu de bonheur à la vue des tartes qu'on apportait sur la table.

C'est bête, mais dans ma cervelle d'enfant, je pensais qu'il ne devait pas y avoir de tartes dans le pays terrible dont parlait Gustave.

— C'est pour mon pays, oncle Théodule, que je me suis battu en Libye et en Somalie.

Puis, je quittai l'hospitalière maison avec assez d'inquiétude à cause de ma mère que je savais intransigente.

Il était six heures et demie.

Quand j'eus dépassé l'allée des saules qui borde la rivière, instinctivement, je regardai vers le bois pour voir si les vaches, par quelque hasard providentiel, n'étaient pas descendues vers la maison. Hélas ! elles étaient toutes couchées au soleil, attendant ma venue.

Au-dessus de notre maison, un mince filet de fumée montait dans le calme soir. Ce que ma mère devait rager de me voir absent si longtemps ! Je ne voyais rien. Tout semblait mort autour des bâtiments de ferme, le chien lui-même ne paraissait pas.

Enfin, le coeur appréhensif, je me décidai d'approcher du bas-côté où je savais que ma famille était attablée.

— Arrive, mon fin, fit ma mère en me voyant, et elle m'embrassa.

Un baiser au lieu de la volée imméritée qui m'attendait ! Vraiment, quelque chose d'inusité se passait.

— Approche, viens manger !

— J'ai soupé chez le docteur Théodule.

— En quel honneur ?

— Gustave est revenu de la guerre, dis-je.

— Et Pierre aussi ! fit ma mère.

Je regardai tout autour de la table, je ne le vis pas, mais soudain il me cria :

— Jacques, petit Jacques !



LIRE LA SUITE EN PAGE SEPT



• Sur la rivière Jacques-Cartier dans le parc National des Laurentides. — "D'imposantes montagnes bordent à l'est cette belle rivière poissonneuse dans son cours supérieur. Admirons les belles falaises boisées qui ne dépareraient pas le voisinage du Cap Eternité, sur le Saguenay — (Photo fournie par le Service du Parc des Laurentides.)



LE COIN DE l'horticulteur

LA FORMATION DE LA FAMILLE

(suite de la page 4)

Question. — J'ai envoyé une plante chez un jardinier; il l'a gardée pendant plusieurs mois (j'ai payé pour ses soins), mais elle ne m'est pas revenue plus belle. Croyez-vous qu'il y ait eu négligence ou si, vraiment, après plusieurs mois de bons soins une plante chétive ne peut revenir en pleine vigueur? — S. M., de Silery.

Réponse. — Il me fait plaisir de répondre à cette question, car je suis un de ceux qui ont pris soin de votre plante. Je regrette que votre plante ne soit pas revenue plus belle. Mais, croyez-moi, on vous avertit que votre plante est presque morte, qu'il vaut souvent beaucoup mieux en acheter une autre que de payer pour faire soigner ces plantes. Nous en recevons qui sont pleines d'insectes et dont la racine est dans un état de décomposition avancé. Il est alors impossible, même avec les meilleurs traitements, de faire revivre les morts, même pour un jardinier. Le mieux que vous avez à faire, dans de telles circonstances, est de faire examiner votre plante et de vous soumettre aux conseils qu'on vous donnera. C'est encore ce qui est le plus sage, et le moins coûteux.

Question. — Je vous envoie une feuille de plante dont la fleur ressemble quelque peu à un dahlia pompon. Pouvez-vous me donner le nom de cette plante et peut-on la cultiver à l'extérieur? — P. E. S., Québec.

Réponse. — Vous avez parfaitement raison; c'est une variété de chrysanthème pompon. Je ne puis vous donner le nom de cette variété, mais vous ne pouvez pas la cultiver à l'extérieur. Vous trouverez chez les marchands grainetiers une variété qui ressemble beaucoup à celle-ci et que vous pourrez cultiver dans votre jardin. C'est une plante qui atteint environ 30 pouces de hauteur, et qui fleurit abondamment, jusqu'aux gelées.

Maurice GAGNON,
jardinier-horticulteur.

N. B. — Pour renseignements sur l'horticulture, adressez vos questions à Maurice Gagnon, jardinier-horticulteur, a-s l'Action Catholique, 3, Boulevard Charrest, Québec.

DIEU LUI-MEME!...

Voici une charmante légende que connaissent tous les petits Luxembourgeois:

Le bon Dieu se promenait, quand il vit un homme qui, assis sur un talus, pleurait à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu? demanda le bon Dieu.

— Pourquoi je pleure?... Parce que je suis Prussien.

Alors le bon Dieu s'assit sur le talus à côté de l'homme, — et il se mit à pleurer aussi.

Le savez-vous...?

On trouvera les réponses en page 8

1.—Convient-il d'insister sur les dates dans l'enseignement de l'histoire nationale?

2.—Les punaises peuvent-elles guérir les morsures de serpents?

3.—Que pensez-vous de la locution: "dormir comme un plomb"?

4.—Lorsque les missionnaires firent défaut chez les Hurons se trouva-t-il des apôtres laïcs pour continuer leur travail?

5.—A quelle famille célèbre au Canada Montcalm s'allia-t-il par son mariage?

6.—Les Anglais s'intéressèrent-ils à la fondation d'industries au Canada après la cession?

La faiblesse du premier homme eut aussi son châtiment. Adam perdit pour lui et pour toute sa race, l'amitié de Dieu et toutes les richesses, les privilèges de la vie surnaturelle. Esclave du démon, il fut encore condamné au travail, à la douleur, à la mort.

Dieu punit de la sorte la lâcheté du père, qui ne s'oppose pas au mépris de la loi divine dans sa propre maison qui ne fait pas régner Dieu dans tous les membres de sa famille.

— Mais, en exerçant sa justice, Dieu s'est souvenu de sa miséricorde. Il a fait briller aux yeux des coupables un signe d'espérance et de salut; il leur a montré dans le lointain des âges, Jésus et Marie, le nouvel Adam et la nouvelle Eve, choisis pour réparer la faute des deux premiers pécheurs. Dans la suite, ceux-ci ont pleuré leur révolte contre Dieu; ils ont cru au Messie promis et obtenu le pardon de leur péché.

Toutefois, si Dieu a oublié leur prévarication personnelle, il les punit encore dans leurs fils, qu'il soumet à un travail pénible, à de cruelles souffrances et à une mort inévitable. Parents, souvenez-vous du respect que vous devez à votre descendance; il y a des péchés de famille qui pèsent sur toute une suite de générations humaines, comme celui de la stérilité criminelle au foyer domestique, plaie honteuse de notre temps.

Le Fils de Dieu s'est servi du châtiment qui atteint tous les hommes, pour réparer les ruines du péché originel et nous rendre l'amitié divine. L'auguste Vierge Marie, immaculée dans sa Conception, a sanctifié la mort qu'elle n'avait pas méritée. Saint Joseph l'a accepté avec patience et résignation, imitant ainsi le Rédempteur.

La famille avant Jésus-Christ

La famille, constituée par Dieu dans l'Eden, a subi de graves altérations sous le paganisme et même chez le peuple juif.

L'oubli du vrai Dieu l'a conduite aux plus grands désordres. A Sparte, l'Etat décourage le père de son autorité, s'empare des enfants; il les laisse vivre ou les fait mourir selon ses caprices. A Rome,

le père a droit de vie ou de mort sur ses fils.

Les Juifs, il est vrai, ignorent cette double tyrannie exercée sur l'enfant, qu'ils respectent comme pouvant transmettre son sang au Rédempteur.

Comme l'enfant, la femme a été aussi sacrifiée à la fureur des passions humaines. Les Grecs et les Romains, les païens en général, ont porté atteinte à l'unité, à la perpétuité, à la sainteté du lien conjugal; la femme a longtemps gémi sous le joug honteux et tyrannique de la polygamie et du divorce.

Le peuple juif avait obtenu de Dieu des concessions qui atteignaient, dans une certaine mesure, l'unité et l'indissolubilité du mariage. La perfection de la société domestique ne devait venir que du Sauveur des hommes.

Une troisième plaie de la famille païenne prenait sa source dans le service domestique. A Athènes, à Rome, le serviteur était esclave, c'est-à-dire une chose vile et méprisable; un instrument de travail, un être que parfois le maître immolait à son gré ou qu'il jetait dans les viviers pour engraisser les poissons.

Toutefois, chez les Hébreux, le serviteur n'arrosait pas le champ du maître de son sang ni de ses larmes; il était traité avec honneur et respect; il prenait part à toutes les fêtes religieuses, nationales et domestiques.

— Les trois faiblesses immolées par le paganisme: l'enfant, la femme, le serviteur, le foyer chrétien les respecte. L'enfant y est aimé; la femme respectée; la mère y est reconnue comme la reine de ce petit Etat. Le serviteur lui-même est traité comme un membre de la famille.

L'impiété moderne voudrait séculariser le mariage, ramener parmi nous le paganisme, faire revivre dans la famille, les hontes, les cruautés, qui ont déshonoré le foyer antique.

Il appartient aux familles régénérées par Jésus-Christ de réagir contre des tendances diaboliques, en conservant avec une fidélité inébranlable, l'intégrité des croyances et des traditions chrétiennes.

(Extraits de "La famille chrétienne et la Sainte Famille", du Père V. Vieille, S. J.)

La santé de vos dents

DE LA FORMATION DES DENTS PERMANENTES

Pour bien prendre soin de ses dents, il faut connaître les éléments qui entrent dans leur composition.

La première dentition de l'enfant comprend vingt dents: dix dents dans chaque mâchoire. La seconde dentition en comprend trente-deux, dont vingt remplacent les vingt dents de lait, et douze sont les molaires qui poussent en arrière des dents de lait.

La calcification des premières dents permanentes commence dès la naissance, ou peu après, quoiqu'elles ne sortent des gencives que vers la sixième année. La calcification ou durcissement, de la couronne d'une dent permanente prend généralement six ans. La dent perce quand la couronne est complètement formée; mais les racines d'une dent permanente ne sont entièrement calcifiées que trois ou quatre ans après la percée de la dent.

Ce sont les aliments que nous prenons qui forment nos dents: elles sont principalement composées de minéraux, surtout de chaux et de phosphore. Il est donc important que la diète d'un enfant à l'âge de la croissance comporte une quantité suffisante de nourriture contenant les éléments suivants: le lait, les légumes, les fruits, la viande, les oeufs et les céréales à grains entiers. Même lorsque les dents sont formées, ces aliments devraient figurer dans la diète, pour conserver les dents saines.

En se développant dans la mâchoire, les dents permanentes appuient sur les racines des dents de lait. Cette pression fait se dissoudre et disparaître ces racines. Quand une dent permanente perce, presque toute la racine de la dent de lait a disparu, et il n'en reste que la couronne, qui s'enlève aisément, la percée de la dent permanente est ainsi facilitée.

Les premières dents permanentes sont les molaires de la sixième année, qui poussent en arrière des premières molaires, une de chaque côté des deux mâchoires. Les deux incisives centrales du haut percent à peu près en même temps que les premières molaires.

Les incisives latérales permanentes poussent entre 7 et 9 ans, et les prémolaires remplacent les molaires de lait entre 9 et 11 ans. Les secondes molaires percent à 12 ans, les canines permanentes entre 11 et 13 ans et les troisièmes molaires, ou dents de sagesse, percent entre 17 et 21 ans.

Les deux mâchoires, durant les vingt et une premières années de la vie, sont le centre de développements de 52 dents en tout. Vingt pour la première dentition, et trente-deux pour la seconde.

La Commission d'hygiène dentaire du collège des chirurgiens-dentistes de la province de Québec, 3632, avenue du Parc, à Montréal, sera heureuse de répondre à toutes les questions qui lui seront posées relatives à cet article.

Le retour de deux Impériaux

(suite de la page 6)

J'étais dans les bras de mon grand frère qui me pressait contre sa poitrine.

— Tu as grandi, petit Jacques.

— Et toi, Pierre, tu es revenu, la guerre est-elle finie?

— Non, mon Jacques, elle n'est pas finie, mais l'avenir de nos armes est maintenant assuré, nous vaincrons.

— Et tu reviens de Somalie, toi aussi: de ce pays de sable et de soleil?

— Qui te l'a dit?

— C'est Gustave!

Et pendant que mon frère Pierre racontait à mes parents son odyssée dans les terres inhospitalières d'Afrique, où pendant toute une année il avait souffert pour assurer notre survivance. Je m'endormis profondément dans les bras de ma mère.



● "STEVIE"

(Photo H.-D. Baneroff, Québec.)

VEUFS TOUS LES DEUX!

Un paysan laboure tranquillement son champ. Le garde-champêtre passe et l'interpelle:

— Sais-tu, Pierre, que ta tante vient de mourir?

— Ah! la pauvre tante, quel malheur!

— Et ton oncle aussi!

Pierre désolé:

— Ce pauvre oncle, cette pauvre tante! Les voilà veufs tous les deux.

DILATATION

L'examineur. — La chaleur dilate les corps, et cette dilatation est proportionnelle à l'accroissement de la température. Donnez un exemple de ce phénomène?

Le candidat. — Les jours...

L'examineur. — ?..

Le candidat. — Ils sont plus longs en été.

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—Il convient d'insister avec mesure sur les dates dans l'enseignement de l'histoire nationale. Habituellement, on appuie trop, en classe, sur les dates, les listes de gouverneurs, "l'histoire-bataille", les synoptiques, les questions de revue. Parfois on se borne à cela.

On doit plutôt appuyer sur les faits propres à éveiller la fierté nationale, à partir de nos évangélistes, de nos soldats, de nos héros politiques, jusqu'aux défricheurs. Montrer la noblesse de nos origines. En profiter pour rappeler notre mission providentielle.

Faire ressortir la grandeur morale de nos héros, leurs intentions nagnanimes. Ne pas s'en tenir seulement au résultat brutal des armes.

Faire comprendre que les combats heureux n'ont qu'une action secondaire sur la formation d'un peuple, que celle-ci est plutôt le résultat d'un tissu d'actes communs, d'habitudes contractées au cours de réunités journalières.

En un mot, une leçon d'histoire doit mettre en lumière un principe d'action sociale ou nationale.

2.—En Annam, depuis longtemps, les punaises desséchées, avalées avec une gorgée d'eau, sont considérées comme le meilleur remède contre la morsure des serpents venimeux. A défaut de punaises desséchées, la victime d'une morsure de serpent pourrait utiliser des punaises récemment tuées par écrasement. La dose normale est de trois punaises. Le traitement, jusqu'il y a peu de temps, était considéré comme faisant partie de la pharmacopée magique. Mais une communication récente du docteur Luong, correspondant de la Société médico-chirurgicale

d'Indochine, a élevé d'un grade cette curieuse thérapeutique: il a signalé, par une observation médicale présentant tous les caractères de rigueur scientifique, un cas de morsure du pied par un serpent venimeux, où l'absorption de six punaises avait amené, en moins d'une journée, la guérison des troubles locaux et la cessation des douleurs.

3.—L'expression tout à fait correcte est: "dormir d'un sommeil de plomb".

4.—On mentionne plusieurs Hurons qui, en l'absence du missionnaire, continuèrent à prêcher l'Évangile, à instruire leurs frères et même convertir ceux qui jusque-là s'étaient montrés rebelles à la grâce. Parmi les plus fervents de ces prédicateurs, il faut noter Etienne Totiri et son frère. Ils prêchaient tellement et poursuivaient un tel travail auprès des âmes qu'ils prenaient à peine trois ou quatre heures de repos chaque nuit. Ces Indiens accomplissaient leur travail, au dire des missionnaires, "peut-être avec plus de succès pour le présent que nous n'euissions fait par nous-mêmes."

5.—L'époque la plus heureuse dans la vie de Montcalm fut celle de son mariage et des quelques années qui suivirent alors qu'il éleva une belle famille de dix enfants, dont six devaient lui rester. Il épousa la petite nièce de Jean Talon, le plus célèbre et le plus capable des intendants de la Nouvelle-France. C'est bien par hasard qu'il avait accompli ce mariage qui lui donna de si grandes consolations avant de gravir son calvaire. Ou plutôt ce fut la Providence qui le permit et servit de

ON BROUILLE LES EMISSIONS DE LA RADIO VATICANE

Deux fois au cours de ce mois, alors que Radio-Vatican avait des messages importants à lancer, ses émissions ont été brouillées. Le brouillage venait d'Europe centrale, région sous la domination de l'Axe.

A propos de TIMBRES

NORVEGE

Le gouvernement norvégien en exil vient de publier, avec l'assentiment du gouvernement anglais, une série de timbres qui pourront être utilisés dans les camps militaires norvégiens en Angleterre et à bord des navires norvégiens. Le Canada, dit-on, permettra l'utilisation de ces timbres au camp de la "Petite Norvège".

ce moyen pour l'attirer vers le Canada qui n'avait rien d'attrayant à l'époque, non pas tant par son climat et ses autres attributs physiques, mais surtout par les hommes qui avaient entrepris de le ruiner par leurs vols et leurs concussions.

6.—Marriott, dans un rapport fort intéressant, pouvait déclarer en 1774 qu'une fonderie avait été établie, mais il s'agissait des forges Saint-Maurice fondées sous le régime français. Il ajoutait qu'on avait construit des entrepôts et qu'une distillerie, à elle seule, avait coûté 500 louis. Il révélait, de plus, que plusieurs hommes d'affaires anglais avaient acheté les propriétés des Canadiens, notamment les seigneuries. "Sans compter les troupes, affirmait-il, il y a actuellement dans la colonie deux ou trois mille colons nés sujets britanniques".

Petites notes

COMMENT LES NAZIS APPLIQUENT LE TRAVAIL OBLIGATOIRE

L'absence de nouvelles allemandes Transocéaniques rapporte que tous les Juifs de Norvège doivent se rapporter pour être mis aux travaux les plus rudes. On commence par les hommes de 18 à 27 ans. Comme il y a peu d'Israélites en Norvège, les Nazis ne se montrent pas difficiles. Ils déclarent que toute personne ayant deux arrière-grands-parents de sang juif sont considérés comme étant Juifs eux-mêmes, qu'ils soient ou non de religion chrétienne.

LA MANIERE FASCISTE

Des soldats italiens capturés en Libye, ont déclaré qu'ils en ont assez du fascisme, et qu'il y en a des milliers partageant leurs sentiments en Italie. Ils sont particulièrement indignés des faveurs dont jouissent les hommes du parti fasciste dans l'armée italienne. Les simples soldats du roi, comme ceux qui viennent d'être pris, doivent se battre sans aucune chance d'avancement, jusqu'à ce qu'ils soient capturés ou tués! Au contraire, les fascistes obtiennent un an de congé en Italie pour chaque année passée au front.

VOILA LE DUCE DANS LA RUE!

Le Duce a reçu sa récompense cette semaine. En effet, la radio de Rome annonce fièrement qu'une rue d'Augsbourg, en Allemagne, qui s'appelait auparavant Kaiserplatz, se nommera désormais Benito Mussoliniplatz.

LES PRETRES TCHEQUES CACHERAIENT NOS AGENTS SECRETS

Le journal nazifié "Bruenner Tagblatt", de la ville de Brno, accuse les prêtres tchèques de cacher dans leurs presbytères et leurs caves les parachutistes des Nations Unies qui vont leur demander asile. Le journal ajoute: "C'est comme cela dans tout le protectorat de Tchécoslovaquie. Pourquoi ces agents vont-ils frapper à la porte des prêtres? C'est évidemment parce qu'ils savent d'avance qu'ils y trouveront protection".

LES CAPTIFS ALLEMANDES PORTENT TOUTE SORT D'UNIFORME

La radio russe dit qu'au front central autour de la ville de Rzhev) on constate que les cadavres d'Allemands portent les uniformes les plus variés et nullement réglementaires, ce qui indique que les Nazis manquent de fournitures. Un certain nombre, cependant, portent pelisses et des bottes doublées de fourrure; mais tous ont encore le bonnet d'été, et s'entourent le crâne avec des châles en loques.

MONNAIE DE SINGE

LONDRES. — De plus en plus, le Danemark est inondé de ces marks d'occupation dont les troupes de l'Axe sont munies, et avec lesquels ils pillent le Danemark de toutes ses richesses. Les Danois sont obligés d'accepter ce papier sans valeur, qu'ils appellent leur "monnaie de singe".

CHEZ LES DANOIS

Le Remords

On raconte qu'un roi de Danemark avait tué son père pour régner à sa place. Il paraissait heureux. Son palais retentissait du bruit des fêtes.

Cependant son cœur saignait d'une blessure secrète et de sombres visions passaient devant ses yeux; il croyait toujours voir ses mains teintes de sang.

Un soir, au milieu d'un bal, tout à coup ses genoux fléchissent, son visage pâlit, un cri s'échappe de ses lèvres:

—Eteignez les flambeaux.

On les éteint, mais c'est en vain; au fond de la salle éclairée par une lueur étrange, il voit un fantôme qui, l'oeil en feu, s'avance:

—Qui es-tu, ombre qui me poursuis? Es-tu mon père?

—Non, répond le fantôme, avec un accent qui le glace d'épouvante; si j'étais ton père, je te pardonnerais; mais moi je ne pardonne pas!

—Qui donc es-tu?

—Je suis le Remords.

CHEZ LES NEGRES

La tortue

C'est une fable, racontait un explorateur qu'un noir narrait à mes hommes, un jour, en remontant une rivière. Je vois encore le vieux bonhomme, demi-nu, les cheveux tout blancs, solide comme un hercule, accroupi parmi nos matelots et s'exprimant d'une voix faible, quasi éteinte, avec des mines doucereuses et des gestes menus. Vous ne trouverez son histoire ni dans Phèdre ni dans La Fontaine. Elle est cependant bien curieuse et passablement profonde — du moins à mon avis.

La tortue, animal très sage, avait deux voisins redoutables: un tigre fort envenimé, une panthère fort ambitieuse. Elle s'en vint chez le tigre et lui tint ce discours:

—J'ai un bel esclave à te vendre, un esclave dont tu seras content. Tu me verras demain avec lui au bord du

Aux pays des légendes

fleuve; tu n'auras qu'à t'approcher. Donne-moi seulement des arrhes.

Le tigre donna des arrhes et fixa l'heure du rendez-vous. Là-dessus, la tortue s'éloigna.

Un moment après, elle était chez la panthère.

—Je sais, lui dit-elle, un esclave qui t'agrèrerait, un esclave comme on n'en rencontre guère. Je puis te le vendre à petit prix. Il suffit que tu m'avances quelque chose et que tu viennes au bord du fleuve, demain, au lever du soleil.

La panthère donna des avances et fut exacte à l'endroit marqué, à la pointe du jour. Justement, le tigre approchait. Voyant la panthère auprès de la tortue, sa pensée fut: "Voici l'esclave". Mais, de son côté, dévisageant le tigre, l'autre comprit de même et fit un bond. Alors les deux bêtes s'entre-tuèrent.

La tortue n'eut garde de rester là pendant la bataille. Elle ne vint que le soir chercher les pelages qui étaient moelleux et qu'elle vendit cher. Depuis elle vécut très heureuse.

Voilà comment on crée le bonheur dans la morale nègre...

EN RUSSIE

Riche et pauvre

Un jeune homme, mécontent de son sort, se plaignait de Dieu:

—Le bon Dieu envoie aux autres des richesses; mais à moi il n'a rien donné! Un vieillard entendit sa plainte et lui dit:

—Es-tu si pauvre que tu crois? Dieu ne t'a-t-il pas donné la jeunesse et la santé?

—Je ne dis pas non, et je puis être fier de ma force et de ma jeunesse.

Le vieillard prit alors la main droite de l'homme et lui demanda:

—Voudrais-tu te laisser couper cette main pour 1,000 roubles?

—Non, je ne le voudrais certes pas!

—Et la main gauche?

—Celle-là non plus!

—Et consentirais-tu, pour 10,000 roubles, à devenir aveugle?

—Que Dieu m'en préserve! Je ne voudrais pas donner mon oeil pour la plus forte somme.

—Vois, ajouta le vieillard, quelles richesses Dieu t'a données, et cependant tu te plains!

CHEZ LES ARABES

Le portefaix et l'épicier

C'est à midi précis d'une accablante journée d'été. Le nommé Ahmed, portefaix de son état, quitte les chantiers du port et s'en va chez Kassem, épiciier à l'angle des rues CHAKCHOUCA et LOUBIA.

—O mon frère, dit le portefaix à Kassem, donne-moi un sou de fromage pour le manger avec le pain que je t'ai acheté ce matin.

—Voilà, répond l'épicier, puisque nous sommes coreligionnaires, je m'en vais te donner du fromage qui est comme du beurre.

—Alors, dit Ahmed, je préfère du beurre au fromage.

—Très bien, répartit Kassem; j'ai du beurre aussi savoureux que de l'huile.

Le portefaix demande alors de l'huile au lieu du beurre, et l'épicier d'ajouter:

—L'huile que je vends est limpide comme l'eau.

Alors, le portefaix Ahmed, en bon croyant, devant l'embarras du choix, se résigna et dit à l'épicier:

—O frère! rends-moi mon sou, car, de déduction en déduction, je préfère

manger mon pain en le mouillant dans l'eau de la fontaine.

"Trop parler nuit", disaient autrefois nos grands-pères. C'est la morale qu'eut appliquée le fabuliste à ce brave épiciier de Tunis.

CHEZ LES INDOUS

L'éléphante

Il était une éléphante assez légère... de caractère, et se promenant à l'avanture sur les rives du Gange.

Or, il lui advint de mettre son pied sur une malheureuse perdrix blottie dans les herbes du rivage: d'après la thèse de lord Salisbury les gros doivent détruire les petits, jusque-là, pas de mal! Mais un peu plus loin était un nid, et dans ce nid cinq petits oeufs encore chauds.

Notre éléphante était épouse et mère et portait un coeur tendre et sensible:

—Malheureuse! s'écria-t-elle, j'ai tué la mère, et ces petits cachés dans leur coquille ne verront jamais le jour! Non, il ne sera pas dit que les hommes méchants que j'aurai arrêtés la vie dans son cours, et par Vichnou, puisque j'ai occis la mère... JE COUVERAI LES OEUFS!

Et de toute sa LEGERETE elle s'étendit sur les oeufs infortunés! VOYEZ LE TABLEAU!

Après avoir tué les oeuvres de l'Église, les sectaires prétendent la remplacer; ces pauvres maçons imitent la fable hindoue.

A L'EXAMEN

Le petit Paul, dont les parents viennent d'être expulsés de deux pauvres chambres, en a le coeur bien gros.

A l'examen on lui demande:

—Pourquoi Adam et Eve ont-ils été chassés du paradis terrestre?

—Parce qu'ils n'ont pas pu payer leur loyer!

Jeux d'esprit

HOMONYMES

— C'est une ville de Bretagne, Sise en une belle campagne.

— Un animal des pays froids, Utile ruminant, je crois.

— Une simple grenouille verte Fort amusante, vive, alerte.

— Femme, d'un roi, d'un souverain, Aimable et bonne, c'est certain.

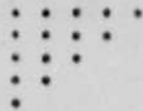
LOGOGRIPHE

— Il est au centre de l'église, Trouvez-y : deux cris de surprise, Ou mieux deux interjections;

— D'appel deux exclamations; — Du corps indispensable organe; — Voie animée où tard l'on flâne. — Petit ruisseau; — mis pour ro- [cher];

— Un presbytère il faut chercher; — Cri pour l'animal domestique; — Brillant instrument de musique.

MOTS DECROISSANTS



— D'un cétacé sorte de dent. — Jeune quadrupède amusant, Qui, dans les prés, va gambadant. — Négation, évidemment. — Pronom indéfini, vraiment. — Est double en tout événement.

ANAGRAMME

Un des états de la matière Qui n'est ni liquide, vraiment, Ni solide, certainement, D'une force extraordinaire,

Ce n'est rien qu'un simple ouvrier, Très demandé dans la voirie; Avec sa compagne, sa hie, Les pavés il peut enfoncer.

CHARADE

— Mon premier est une clôture En pierre, en matière qui dure, Tout autour de votre maison.

— Mon deux est un fruit, une baie Que l'on savoure, l'humeur gaie, En se barbouillant... sans raison.

— Mon tout, à peine perceptible, Est le bruit, oh! presque inaudible, Des voix, du vent, à l'horizon.

LES JEUX INNOCENTS

Comment l'aimez-vous ?

1. Hardi.
2. Toujours aimable et doux.

Où le placez-vous ?

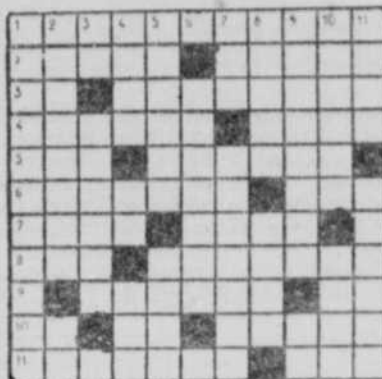
1. Dans une salle de gymnastique
2. Parmi les belles qualités.

Qu'en faites-vous ?

1. Un saut prodigieux.
2. Le meilleur qualificatif.

Mots croisés

Problème No 306 et solution du No 305



HORIZONTALEMENT

1.—Un cultivateur. — 2.—Corps sphérique. — Ville d'Espagne. — 3.—Science des serpents. — 4.—Refuse d'avouer. — Philosophe et historien français (1828-1893). — 5.—Enveloppes de certaines graines. — Greffe. — 6.—Le centre et l'arrière d'une blette. — Quatre romain. — Trois de rien. — 7.—Pays d'Europe et d'Asie. — Note. — 8.—Prénom féminin. — Pays d'Extrême-Orient. — 9.—Va, en Angleterre. — Quand on épand. — 10.—Affluent du Danube. — Le plus vieux. — 11.—Secousses violentes. — Saunt.

VERTICALEMENT

1.—Tribu maure de Grenade. — 2.—Personnage de Balzac. — Noble espagnole. — 3.—Qui a rapport aux rochers. — Les deux bouts d'un sac. — 4.—Il faut un bateau, ou un bateau, pour en sortir. — Isolé. — 5.—Adjectif démonstratif. — Matière colorante que fournit la seiche. — 6.—Dans le désert. — 7.—Double mesure linéaire chinoise. — Chair. — 8.—Siège. — Endossement. — 9.—Quatre Papes ont porté ce nom. — Chef-lieu de canton des Basses-Pyrénées, France. — 10.—Plat. — On en fait plusieurs par année dans les pays où il y a une loterie nationale. — 11.—Tout ce qui arrive.



SOLUTION

des problèmes proposés la semaine dernière.

MOTS AVEC ET SANS QUEUE

HocheT, Hoche. — BonD, bon. — MaiS, mai. — LaS, la. — PisE, pis.

MOTS EN LOSANGE

B
S O U R D
S O U R D
B O U Q U E T
T R U C S
D E S
T

CHARADE AMUSANTE

Le mot de cette charade est moineau (moine — eau).

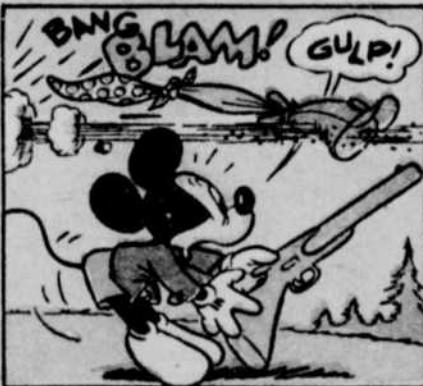
LES CHIFFRES

Les séries suivantes de chiffres formeront, chacune, le total demandé, soit "15":

4236, 35214, 32154, 23514, 159, 15324, 456, 14235, 12354, 357, 32415, 24153, 21453, 15423, 14253, 12453, 1248, 14523, 1563, 2148, 258, 32514, 3624, 78,96, 41235, 35124, 32145, 2157, 1536, 14532, 1257.

LA SOURIS MIQUETTE

par



CHRONIQUE DES CERCLES DE JEUNES NATURALISTES

No 376 — 10 janvier 1943

Directeur : Louis-Philippe AUDET,
88, Grande-Allée, Québec.

RADIO-COLLÈGE

Nous avons déjà attiré l'attention des étudiants et des jeunes naturalistes sur les causeries données chaque semaine à Radio-Canada sous la rubrique : "La Cité des Plantes". Ces entretiens familiers passent le mardi, à 5 heures p.m. Grâce à l'autorisation de Radio-Canada et du Frère Marie-Victorin, directeur général du programme, nous sommes en mesure de publier périodiquement les textes de ces conférences, ainsi que des dessins de Marcel Cailloux qui illustrent chaque résumé dans le livret explicatif. Nous sommes particulièrement heureux de cette précieuse collaboration qui donnera à notre chronique une valeur incontestable et nous en remercions vivement les autorités de Radio-Collège et de l'Institut botanique.

Que tous les membres des C.J.N. se fassent un devoir de syntoniser CBV ou CBC chaque mardi afin de bénéficier de ces causeries "dépouillées de ce que l'appareil professionnel peut avoir de rebutant" et dont le but est de montrer que la science est "attrayante et profondément humaine".

Louis-Philippe AUDET.

MONDE VÉGÉTAL		
PLANTES A GRAINES		140,000 ESPÈCES DONT 6000 POUR LE CANADA ET 2000 POUR LE QUÉBEC
CHAMPIGNONS		60,000 ESPÈCES
LICHENS		40,000 ESPÈCES
ALGUES		20,000 ESPÈCES
MOUSSES		16,000 ESPÈCES
FOUGÈRES		7,000 ESPÈCES

300,000 PLANTES
1,000,000 d'ANIMAUX = $\frac{3}{10}$

RÉPARTITION
DES ESPÈCES
DANS LE
MONDE VÉGÉTAL

LA CITÉ DES PLANTES

• Par le Frère Marie-Victorin

L'univers que nous habitons nous pose, en plus du mystère général de son existence et de sa destinée, un autre mystère aussi profond que le premier : le mystère de la vie.

La nature du phénomène de la vie nous est totalement inconnue. Depuis qu'il est des hommes qui pensent, on s'est de toutes parts, essayé à définir la vie. On n'a guère réussi à la décrire que par l'extérieur et plus ou moins bien. Parmi ces innombrables définitions, l'une des moins imparfaites est peut-être celle qui considère la vie comme un tourbillon où la forme est plus importante que la matière. Oui, la vie est un tourbillon ; elle a du tourbillon les cycles et la violence. Oui, la matière s'écoule et se renouvelle sans cesse dans les vivants dont la forme demeure et se transmet d'une génération à l'autre.

La vie se situe, s'informe dans ce que nous appelons des organismes. La planète Terre, parce qu'à ce moment de son histoire elle présente simultanément un certain nombre de conditions précises, est couverte d'organismes. Une très vieille philosophie naturelle a depuis longtemps porté les hommes à grouper dans leur esprit la multitude des organismes qui peuplent la terre, la mer et les airs en deux ensembles, en deux cités, la Cité des animaux et la Cité des plantes. Peut-être bien ces deux cités ne sont pas séparées par un mur de Chine infranchissable, et peut-être y a-t-il des organismes ambigus, des bohémiens sans patrie, qui, dans la roulotte des systèmes, passent d'une Cité à l'autre. Mais n'entrons pas pour l'instant dans ce domaine.

La Cité des Plantes ! Si vaste et variée, si superbe d'ordonnance et si vouée au culte de la Beauté ! Les plantes couvrent la terre d'un tapis magique, d'un manteau vert jeté sur les prairies, les montagnes, les vallées, et débordent jusque dans les eaux douces et salées. Depuis les millions d'années que leurs générations se succèdent, elles ont, en s'adaptant autant qu'il le fallait, conquis tout l'espace vital, et il n'est pas de terre si désertique qui n'ait quelques fleurs, quelques mousses, ou quelques pâles lichens incrustés dans la pierre brûlante ou glacée.

Mais, dites-moi, vous qui me lisez, combien de plantes pouvez-vous reconnaître le long de votre route ? A combien d'arbres, d'arbustes, de fleurettes ou de touffes d'herbes pouvez-vous dire : "Toi, je te connais, tu es mon ami, je sais ton nom, je sais quelque chose de ton origine, de ta parenté, de ta petite vie silencieuse ?" Si vous vous interrogez ainsi, vous serez surpris et humilié du petit nombre de vos connaissances dans la vaste Cité des plantes. Trente, cinquante, cent, peut-être ?

Et cependant, savez-vous qu'il y a certainement plus de 200,000 espèces de végétaux bien connus de la science ? Effarante richesse, et effarante diversité qui attestent à la fois la plasticité de la Vie et sa très longue histoire sur le globe.

Venez avec moi. Dans la prairie où nous entrons fleurissent les Trèfles odorants, les Marguerites et les Verges d'Or. Le long de la baie, les Aubépines, les Cerisiers, le Prunier sauvage rougissent leurs fruits. Dans l'érablière voisine, les Erables, les Hêtres, les Tilleuls entremêlent leurs feuillages, avec, par-ci par-là, la silhouette noire et drue des Pins. Ces plantes sont ce que l'on nomme des plantes supérieures, des plantes à graines (Spermatophytes). La graine, voyez-vous, qui est en somme une plante en raccourci, est le moyen qu'ont trouvé un grand nombre d'espèces pour passer avec sécurité d'une génération à une autre. Bien qu'il n'en ait pas toujours été ainsi dans le passé, les plantes à graines, grâce à cette merveilleuse invention de la graine, dominent aujourd'hui le monde. Les botanistes ont étudié environ 140,000 espèces de plantes à graines, et les livres qui renferment ces études remplissent de vastes bibliothèques.

Entrons maintenant dans le sous-bois. Ces grandes feuilles en dentelle sont les Fougères ; la fine Adiante, le robuste Polyode perché sur son rocher, et tant d'autres ! Les Fou-

• Lire la suite en page 15

Missions de la congrégation des Pères du Saint Esprit

Plume et poil

Connaissez-vous "la belle Histoire de Pierre Nédélec, le Missionnaire" ? Nous sommes heureux, amis lecteurs, de vous offrir les prémices de ce roman, dont le héros, un Spiritain, vit encore parmi nous. Nous le devons à une délicate attention de l'auteur, le R. P. PIACENTINI, C.S.Sp., ancien supérieur des Pères du St-Esprit au Canada.

La scène se passe dans une de nos Missions de Guinée, Afrique Occidentale.



L'ADMINISTRATEUR nous fait dire qu'à Boussoura les gens demandent une battue contre des lions qui dévastent leurs troupeaux. Dix boeufs, en quelques mois, leur ont été ainsi emportés ; ils n'osent plus aller à leurs champs.

Nous sommes au Mardi Saint. Nous ne pouvons songer à avoir les offices, ni même à célébrer la Sainte Messe avant Pâques. Il s'agit de rendre service. N'hésitez pas.

Je prends ma carabine et en route pour Boussoura. Quarante kilomètres. J'y serai demain à midi.

"Eh bien ! et cette battue ?"

— Pas pour ce soir. Tous les villages n'ont pas encore été prévenus ; ce ne sera que pour demain."

Le lendemain, mes prières achevées, je me présente de bonne heure au poste. Les malheureux ! Ils n'étaient pas encore levés ! Il fallait attendre.

"Dites donc ! vous m'avez appelé pour chasser ! Eh bien ! j'y vais ; vous me rejoindrez si vous le voulez. Adieu !"

Avec moi, je prends deux hommes armés de fusils à

Pierre, mon "boy" porteur de cartouches, et nous partons.

A peine sortis du village, je tire et tue une antilope rayée dont j'ignore le nom, mais qui semble d'une espèce très rare et non encore signalée.

Nous marchions depuis deux heures dans les hautes herbes, quand, tout à coup, une galopade folle se fait entendre, et, devant nous, dévalant la colline dont nous suivions le sommet, un véritable troupeau de superbes antilopes-cheval.

Nous les suivons du regard et les voyons contourner la colline qui nous fait face et dont l'éperon se trouve à notre droite. Nous n'avons qu'à gagner cette colline au pas de course, pour les surprendre de l'autre côté. C'est ce que nous faisons.

Comme d'un bond, nous franchissons cette vallée étroite et nous nous trouvons en présence... des lions qui poursuivaient ces antilopes.

J'allais ouvrir la bouche pour donner des ordres à mes noirs, quand je m'aperçois que ces braves m'ont laissé seul devant un lion, une lionne et leur lionceau.

Je les vois à quatre-vingts mètres. Un rugissement terrible. Le lion fait un quart de cercle et fonce sur moi.

Vraiment je n'ai pas eu peur, mais, dans mon esprit, les idées se sont succédées avec une lucidité et une rapidité d'éclair.

Je sais que je vise trop haut ; jamais à droite ni à gauche ; je dois donc viser l'œil et j'atteindrai l'épine dorsale.

A vingt pas, j'épaule.

La fumée dissipée, le lion est à terre, allongeant la langue, vomissant le sang.

La lionne est à cent mètres qui ne se sauve pas. Elle rappelle son lionceau qui, lui, se trouve à quarante mètres de moi. Je le mets en joue ; je le manque.

Une deuxième balle ; il tombe raide.

A ce moment, par bonds, la lionne vient sur moi. Je n'ai plus que deux cartouches, mais elles sont vieilles et je puis avoir un raté. Le temps d'extraire ma douille, de charger, la lionne est toute proche. Elle bondit derrière une termitière qui me la cache en partie. Dans sa rage, elle bat le sol de ses pattes et la poussière l'entourne. Ses rugissements sont courts, secs, saccadés, et chacun d'eux me donne, non pas le frisson, mais une crispation au cœur. De temps en temps, elle relève la tête et ses yeux brillent comme des phares. Si je vise, elle se cache ; mais qu'un instant je la quitte du regard, je sens que je suis perdu.

Au bout de dix minutes, elle quitte sa termitière et se met à tourner autour de moi dans un cercle de trente mètres.

J'étais entouré de bambous qui parfois me la cachaient. Alors mon anxiété était terrible. "Où est-elle ?"

Ce manège dura une heure qui me parut longue.

L'arrivée de mes Foulahs me tira d'angoisse.

"Ah ! Père, nous avons entendu que tu tirais... alors..."

—...alors vous vous êtes cachés ! Jamais les Coniagués ne m'auraient laissé seul !

—...mais maintenant nous arrivons ; il reste plus que la lionne et à trois... nous allons la tuer !"

Je ne pus m'empêcher de rire.

Mon petit porteur de cartouches arriva lui aussi. Il s'était hissé sur un arbre. En main il avait une perdrix vivante !

"Comment l'as-tu prise ?"

— Ah ! Quand tu as tiré les trois coups de fusil et que le lion s'est mis à pousser ses petits cris, je t'assure que j'ai eu peur ; mais tout dans la forêt a eu peur, puisque j'ai pris cette perdrix qui restait sur place, les plumes tout écartées, tu sais bien comme les poules quand elles ont froid."

Nous rentrâmes à Boussoura. Il était midi ; l'administrateur était à table.

"Eh bien ! et cette chasse ? Qu'avez-vous pris ?"

— J'ai pris une antilope et deux lions.

— Allons, ne faites pas votre Tartarin ; montrez-moi la pintade ou la perdrix que vous avez tuée et mettez-vous à table."

Je n'insistai pas. Il n'y a rien qui ouvre l'appétit comme de tuer des lions. Je dévorai.

Nous achevions à peine que tout au loin une grande rumeur se fait entendre.

En s'approchant le bruit se précisait ; c'était des acclamations sans fin. L'administrateur se lève, écoute :

"Mais après qui en ont-ils ainsi ? A qui donne-t-on ces éloges ?"

Je riais dans ma barbe en suivant mon hôte sur la veranda.

La foule était là, grouillante, des noirs en liesse, qui chantaient mon exploit, tandis que devant l'administrateur on déposait les deux nobles bêtes.

Au fond, j'étais heureux. Ces heureux coups de fusil me posaient devant les noirs et me donnaient barre sur eux.

R. PIACENTINI, C.S.Sp.



La fille du Brouillard

TIRÉ DU ROMAN "CHARLES LE TÉMÉRAIRE"

DE WALTER SCOTT.

ILLUSTRATIONS, ADAPTATION des ÉDITIONS VINCENT



La reine exilée reçut Arthur dans son oratoire. C'est avec désespoir qu'elle apprit que Charles le Téméraire ne lui donnerait son aide qu'en échange de la Provence, qui appartenait au roi René, et d'un acte désavouant les droits de son neveu, René de Vaudemont, sur la Lorraine.

154



Enfin, elle se décida à demander à son père un entretien sérieux à ce sujet. Le vieux roi, qui avait horreur de s'occuper d'affaires, n'y consentit qu'avec peine, et se laissa entraîner à contre-cœur dans son appartement particulier.



Pour plus de sûreté, Marguerite plaça Arthur dans l'antichambre, en lui donnant la consigne de ne laisser entrer personne.



Après s'être enfermée avec son père, Marguerite lui fit voir combien ses domaines étaient criblés d'hypothèques. Elle lui conseilla de les abandonner à Charles le Téméraire, qui s'engageait à payer ses dettes, et à vivre en portant le simple titre de baron, avec le petit revenu personnel qui lui resterait.



"Cet acte, désavoue seulement les droits de René de Vaudemont sur la Lorraine.

— "Quoi ! Désavoue seulement ! renonce seulement ! Et il s'agit de la cause de mon petit-fils ! Marguerite, je n'y consentirai jamais !"

A ce moment même, on entendit des bruits de voix dans l'antichambre, la portière s'ouvrit violemment, et l'on vit entrer un chevalier armé, couvert de poussière.

— "Me voici, père de ma mère," dit-il : "voyez votre petits-fils René de Vaudemont qui vient vous demander sa bénédiction."



Le Roi consentit, sans trop d'objections, aux conseils de sa fille, et se dit prêt à signer son acte d'abdication, pourvu que les droits et privilèges de ses sujets soient bien assurés.

"Et qu'est-ce ceci" ? demanda-t-il, en voyant Marguerite lui tendre un autre parchemin.

155

FABIOLA



l'Eglise des Catacombes

par
SON EMINENCE LE CARDINAL WISEMAN
archevêque de Westminster

Traduction de Richard Viot.

Tous droits réservés — Reproduction autorisée
par la LIBRAIRIE MAME.

Illustrations fournies par la Maison G. MAZO, Paris.

SUITE

Une voix très douce se fit entendre à ses oreilles :

— Arrête, Orontius, je suis ta soeur Miriam !

Fulvius reprit d'une voix étouffée par la colère :

— Tu mens ! rends-moi ma proie !

Quelques mots furent ensuite prononcés dans une langue inconnue à Fabiola ; puis elle sentit qu'on lâchait ses cheveux, entendit le poignard tomber à terre, et Fulvius s'écria avec amertume, en s'éloignant avec précipitation de la salle :

— O Christ ! c'est là ta Némésis ! (1)

Les forces revinrent à Fabiola ; mais le poids qui l'accablait semblait s'accroître. Après quelques instants de lutte, elle réussit à se dégager. Un autre corps, en apparence privé de vie et couvert de sang, gisait à sa place.

C'était la fidèle Syra, qui s'était jetée entre la vie de sa maîtresse et le poignard de son frère.

CHAPITRE XXVIII

Dionysius

Fabiola s'empessa d'étancher le sang qui coulait en abondance. Le stupide portier commençait à être inquiet de la longue visite de Fulvius, lorsqu'il le vit franchir la porte comme un fou et crut même distinguer des taches de sang sur sa toge. Il donna aussitôt l'alarme à toute la maison. D'un geste, Fabiola arrêta tout le monde à l'entrée de la salle, et pria seulement Euphrosine et l'esclave grecque de s'approcher. Celle-ci, depuis qu'elle avait été soustraite à l'influence d'Afra, montrait beaucoup d'affection pour Syra et prêtait une oreille docile à ses instructions morales. On envoya un messager au médecin que Syra consultait toujours dans ses maladies, à Dionysius, qui demeurait, comme nous l'avons déjà dit, dans la maison d'Agnès.

Cependant Fabiola se réjouissait en voyant le sang couler avec moins d'abondance, et sa servante leva les yeux sur elle, quoique ce ne fût que pour un instant. Elle n'eût pas donné pour un empire le doux sourire qui accompagnait ce regard.

Au bout de quelques minutes le bon médecin arriva. Il examina la blessure avec attention et ne la jugea pas dangereuse pour le moment.

Le coup avait été porté de telle sorte, qu'il eût atteint Fabiola au cœur. Mais la dévouée Syra, malgré la défense, n'avait pas cessé, pendant toute la journée, de se tenir à peu de distance de sa maîtresse. Entendant l'éclat d'une voix qui n'était que trop familière à ses oreilles, elle s'approcha sans bruit et se cacha derrière la draperie qui recouvrait la porte de l'appartement de Fabiola.

A peine s'était-elle blottie en cet endroit, que la lutte suprême commença. Pendant que Fulvius repoussait sa victime en arrière, elle marcha derrière lui ; au moment où il leva le bras, elle se précipita et couvrit de son corps la poitrine de sa maîtresse. En heurtant le bras de l'assassin, elle fit dévier le poignard, qui l'atteignit au cou et lui fit une blessure assez profonde, bien qu'amortie par la clavicle. Elle aurait voulu épargner à son frère l'accomplissement de son crime, ce qui l'obligea à découvrir devant Fabiola leur parenté et leur nom véritable.

Dans son aveugle colère, il refusa de la croire. Mais ces paroles qu'elle prononça dans leur langue maternelle : "Souviens-toi de l'écharpe que tu as ramassée ici," rappellèrent à sa mémoire un souvenir de famille si terrible, que si la terre se fût entr'ouverte devant lui, il se fût précipité dans l'abîme pour y ensevelir ses remords et sa honte.

N'était-il pas étrange qu'il n'eût jamais permis à Eurotas de mettre la main sur cette relique de famille, que, depuis le moment

où il se l'était appropriée, il avait conservée avec le plus grand respect ? Lorsque tous ses préparatifs de voyage furent achevés, il l'avait soigneusement pliée et cachée sur sa poitrine. En cherchant son poignard dans sa ceinture, il retira aussi l'écharpe, et ces deux objets furent trouvés sur le sol.

Dionysius, après avoir pansé la blessure et administré quelques remèdes fortifiants, qui firent sortir la malade de son évanouissement, ordonna qu'on la laissât parfaitement tranquille, en ne permettant qu'à très peu de personnes de s'approcher d'elle, afin d'éviter toute émotion, et recommanda qu'on suivit son traitement avec exactitude jusqu'à minuit.

● Dévouement de Syra.



● "Arrête, Orontius. Je suis ta soeur Miriam !"

"Je viendrai, ajouta-t-il, le matin de très bonne heure, et j'aurai besoin de rester seul avec la malade."

Les paroles qu'il murmura à l'oreille de Syra semblèrent lui faire plus de bien que tous ses remèdes ; car son visage s'éclaira d'un sourire angélique.

Fabiola avait fait placer Syra dans son propre lit et relégué les domestiques dans le vestibule, se réservant exclusivement le droit, qui lui paraissait maintenant un privilège, de soigner cette esclave à laquelle, peu de mois auparavant, elle montrait à peine de la reconnaissance, après tous les soins qu'elle en avait reçus pendant sa maladie. Elle avait raconté à tout le monde comment Syra avait été blessée, sans découvrir la parenté qui unissait son assassin à sa libératrice.

Quoique accablée de fatigue et souffrant de la fièvre, Fabiola ne voulut pas quitter son esclave ; comme il n'y avait plus de remèdes à administrer après minuit, elle s'étendit sur un lit de repos auprès de Syra. Quelles étaient les pensées qui agitaient son cœur dans cette demi-obscurité d'une chambre de malade ? Elles étaient simples et droites. La jeune patricienne réalisait clairement la vérité de tout ce que lui avait dit son esclave à leur dernière conversation ; ces admirables principes et ces magnifiques théories lui avaient paru absolument impraticables. Lorsque Miriam lui avait fait connaître cette sphère de vertu où l'on ne doit pas s'attendre à l'approbation et à une récompense humaine, mais se contenter d'être vu et approuvé de Dieu, cette belle pensée avait profondément ému son cœur généreux ; elle se révolta toutefois à l'idée d'en faire le guide et le mobile constant de toutes ses actions. Cependant, si la blessure à laquelle Miriam s'était exposée eût été mortelle (il s'en était fallu de très peu), quelle récompense pouvait-elle espérer ? Le motif de sa conduite ne lui avait-il pas été inspiré par cette belle théorie de sa responsabilité envers une puissance invisible ?

Quand Miriam l'avait entretenue de l'héroïsme dans la vertu comme d'une règle commune, que ce principe lui paraissait chimérique ! Et néanmoins, ici même, sans préparation, sans avoir pu rien prévoir, sans surexcitation, sans espérance de gloire, bien plus, avec le désir évident de rester dans l'ombre, cette esclave avait fait le sacrifice complet et héroïque de sa personne. D'où lui venait ce courage intrépide, sinon de la pratique habituelle d'une aussi sublime vertu, toujours prête à accomplir des actions éclatantes après lesquelles le nom d'un soldat serait digne d'être glorieusement transmis

le plus efficace de toutes les souffrances du corps et de l'âme, mais le médecin lui-même dont la parole répare toutes choses (2), dont l'attouchement ouvre les yeux des aveugles et les oreilles des sourds, dont la seule volonté purifie le lépreux ; le bord même de son vêtement à la vertu de tout guérir. Etes-vous prête à le recevoir ?

— De toute mon âme, répondit-elle en joignant les mains ; je désire posséder ce lui-là seul qui a toujours eu mon amour, ma foi et mon cœur.

— Epreuvez-vous de la colère ou du ressentiment contre celui qui vous a blessée ? Sentez-vous l'orgueil ou la vanité agiter votre âme en songeant à ce que vous avez fait ? Vous reconnaissez-vous coupable de quelque autre faute nécessitant une humble confession et l'absolution avant de recevoir ce don sacré dans votre cœur ?

— Quoique je me sache pleine d'imperfection et de péché, vénérable père, je ne me sens coupable d'aucune faute de propos délibéré ; je n'ai pas besoin de pardonner à celui auquel vous faites allusion ; je l'aime trop pour cela, et je donnerais volontiers ma vie pour le sauver. Et de quoi pourrais-je m'enorgueillir, moi, pauvre servante, qui ai seulement obéi aux ordres du Seigneur ?

— Priez donc le Seigneur, mon enfant, qu'il descende dans cette maison, afin que par sa venue il vous guérisse et vous remplisse de sa grâce.

S'approchant ensuite de la table, il prit une parcelle de la sainte eucharistie, sous la forme de pain sans levain, la mouilla parce qu'elle était sèche, et la plaça sur les lèvres (3) de Syra, qui les referma avec respect et demeura quelque temps absorbée dans la contemplation.

C'est ainsi que le bienheureux Dionysius remplissait ses doubles fonctions de médecin et de prêtre qui sont rappelées sur sa tombe.

CHAPITRE XXIX

Le sacrifice accepté

Miriam, pendant toute cette journée, sembla livrée à de profondes et agréables réflexions. Fabiola, qui ne la quittait jamais, sauf pour donner les ordres nécessaires, observait son visage avec un mélange de crainte et de joie. L'esprit de son esclave ne semblait plus occupé des objets environnants, mais transporté dans une sphère supérieure. Parfois ses yeux se levaient vers le ciel et y restaient fixés pendant longtemps avec une expression de bonheur ineffable ; parfois encore elle tournait vers sa maîtresse des regards chargés d'une tendresse infinie et lui tendait la main, afin qu'elle la serrât dans les siennes.

Enfin, après lui avoir fait prendre quelque nourriture au milieu du jour, elle lui dit en souriant :

"Je crois que vous êtes déjà mieux, Miriam ; votre médecin vous a administré un remède merveilleux."

— Oh ! oui, chère maîtresse."

Fabiola parut affligée, et, se penchant au-dessus d'elle, lui dit avec douceur :

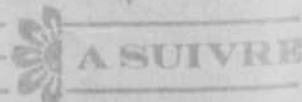
"Je vous en prie, ne me donnez pas ce titre. Si quelqu'un doit en faire usage, c'est plutôt moi vis-à-vis de vous. Du reste, je n'y ai plus droit ; ce que je voulais faire depuis longtemps est exécuté : l'ordre a été donné de rédiger l'acte de votre libération, non pas en qualité d'affranchie, mais d'ingenua (4), car je sais que vous êtes née libre."

Miriam témoignait sa reconnaissance par ses regards, et elles continuèrent à jouer silencieusement de leur bonheur.

Dionysius revint vers le soir et constata une si grande amélioration, qu'il ordonna une nourriture plus fortifiante et permit une douce et tranquille conversation.

"Je dois maintenant, dit Fabiola aussitôt qu'elles furent seules, remplir le premier devoir dont mon cœur brûlait de s'acquitter, celui de vous remercier, — je voudrais trouver un mot plus énergique, — non pas pour la vie que vous m'avez sauvée, mais pour le généreux sacrifice de la vôtre, et aussi, permettez-moi de le dire, pour le rare exemple de vertu héroïque qui l'a inspiré."

— Après tout, je n'ai fait que remplir le plus simple devoir. Vous aviez le droit de sacrifier ma vie pour un motif moins grave que celui de sauver la vôtre, répondit Miriam.



(1) — Vengeance.

(2) — "Qui verbo suo instaurat omnia." (Breviaire.)

(3) — Eusèbe, dans son récit de Sérapion, nous apprend que c'est ainsi qu'on administrait la sainte communion aux malades, sans calice et sous une seule espèce.

(4) — Les esclaves à qui l'on accordait la liberté prenaient le titre d'affranchis, suivi du nom de la personne à laquelle ils avaient appartenu ; par exemple : affranchi d'Auguste. S'ils étaient nés libres, on les affranchissait comme ingenuus ou ingenua, et ils renaient par émancipation dans la classe libre.

Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur par HAROLD R. FOSTER



Les chevaliers de la Table Ronde endossent leurs armures et quittent Camelot, à cheval, pour aller tirer vengeance du supplice infligé au prince Vaillant par les Vikings.

Pas un mot n'a été dit du grave manquement au devoir de Sire Gavain, mais sa conscience ne cesse de lui reprocher d'avoir abandonné son compagnon. Puis, à son tour, il s'arme, et rejoint les autres chevaliers, bien décidé à reconquérir son honneur par quelque prouesse.



Le roi Arthur conduit ses guerriers vers le nord à travers l'immense forêt de chênes qui entoure ses domaines.



Vaillant doit rester en arrière pour faire soigner ses blessures par Morgan, le propre médecin du roi. Il fut le meilleur médecin de son époque et à peine la moitié de ses guérisons sont basées sur des superstitions...



Tous les chevaliers étant partis à la guerre, il n'est pas étonnant de voir le brave jeune homme entouré d'attentions par les dames de la cour.



Le jour vient enfin où Vaillant peut reprendre ses exercices militaires.



Après quelques combats simulés avec son écuyer Béric, Vaillant se sent prêt à servir de nouveau sous les ordres de son roi.



Après avoir fait ses adieux à ses charmantes gardes-malades, le jeune prince part à son tour en direction du nord.



Il traverse le pont-levis, suivi de Béric, et, éperonnant sa monture, s'éloigne à vive allure.
La semaine prochaine : **LE POINT FAIBLE.**



AMURATH

THAOMAR

LAUNCELOT

SIR GAVAIN

PRINCE VAILLANT

ROI ARTHUR

QUEEN GINEVERE

WISE MERLIN

MORGAN LE FEY

JAMUD



ASTRONOMIE

• Adresser toute correspondance au Secrétaire, PAUL-H. NADEAU, 275, rue St-Cyrille, Québec.

LE BUREAU DE 1943 DU CENTRE DE QUEBEC

Le 14 décembre dernier, à l'amphithéâtre de Chimie de l'Université Laval, le Centre de Québec de la R.A.S.C. tenait une réunion générale spécialement consacrée aux élections d'un nouveau Bureau. Il y eut aussi adoption du rapport financier pour l'année écoulée, puis, à la fin de la séance, présentation d'une courte causerie, suivant la coutume maintenant établie à nos réunions. Le texte de cette causerie, préparée par M. Albéric Boivin, paraîtra dans les deux prochains chroniques.

Voici maintenant le rapport du trésorier, M. Lucien Pouliot :

Etat des encaissements et paiements du 1er janvier au 15 décembre 1942		
Solde en banque, le 1er janvier 1942		
		\$ 15.17
Encaissements :		
Cotisations	\$104.00	
Octroi Gouv. Prov. 1941	100.00	
Dons	15.46	
Octroi Gouv. Prov. 1942	150.00	
Participation Revue	38.30	
Intérêt de banque39	407.85
		421.02
Paiements :		
Salle de lecture	28.38	
Ameublement	17.88	
Cotisations	105.25	
Chauffage et éclairage	105.25	
Papeterie et accessoires de bureau	27.90	
Timbres	4.07	
Assurance-feu, prime	2.00	
Démonstration pop.	12.35	
Entretien	14.06	
Remboursement sur dette, 1941	50.00	392.86
		28.36
Solde en banque, le 15 décembre 1942		
		\$ 28.36

Suivant une clause des Statuts révisés de la Société, on procède comme suit pour les élections d'un nouveau Bureau : A la fin de son terme d'office, le Bureau choisit lui-même les membres

qui composeront le Bureau de l'année suivante. Si l'assemblée générale des membres approuve ce choix, le Bureau est déclaré élu.

Voici donc le Bureau de 1943, proposé et élu à la séance du 14 décembre :

Président honoraire : M. Arthur Amos, I.C. ;

Président : M. Marie-Louis Carrier, I.C. ;

Vice-président : M. Lucien Massé, D.Sc. ;

Secrétaire : M. Paul-H. Nadeau ;

Secrétaire-adjoint : Mlle Liliane Beau- lieu ;

Trésorier : M. Lucien Pouliot ;

Membres du Conseil : M. l'abbé Rosario Benoit, MM. Henri-Paul Koenig, président sortant de charge, Jean-Charles Magnan, Lionel Gallichan, directeur du Comité de Vulgarisation, Albéric Boivin, directeur du Cercle Léon Foucault.

M. Carrier n'a pas encore établi son programme pour l'année, mais il nous a laissé entendre qu'il tenterait de donner beaucoup d'activité à la construction de télescopes et d'intéresser particulièrement les jeunes à ce genre de sport. Comme l'organisation du Cercle Foucault est déjà assez avancée, nous avons demandé à M. Boivin de nous faire connaître le but et les moyens d'action de cet intéressant groupement de notre Société. Voici le texte qu'il nous a fait parvenir :

LE CERCLE LEON FOUCAULT POURQUOI NOUS CONSTRUISONS DES REFLECTEURS

par Albéric Boivin

Vers 1925, Russell W. Porter, actuellement en charge du miroir de 200 pouces, et Albert G. Ingalls proposait dans "Scientific American" le réflecteur d'amateur. L'idée, à peu près nouvelle en Amérique, connut tout de suite un vaste succès dont l'ampleur n'a pas cessé de grandir. Fait notable, la vogue du réflecteur fut le point de départ de l'essor remarquable de l'astronomie amateur aux Etats-Unis.

Dans ce dernier pays, les astronomes amateurs sont tous plus ou moins constructeurs de télescopes. Venue à l'astronomie par des voies diverses, les amateurs américains ont dû, par goût ou pour des raisons économiques, construire eux-mêmes leurs instruments. Ils ont adopté le réflecteur, moins dispendieux et réunissant le maximum d'avantages. Ils ont fondé des sociétés florissantes et nombreuses. Un grand nombre se sont consacrés à l'étude passionnante des étoiles variables, qui leur doit de précieuses contributions, tandis que d'autres s'adonnaient de préférence à l'étude du système solaire.

La jeune astronomie amateur du Québec a suivi une évolution semblable. Les fondateurs de la Société Astronomique de Québec, maintenant Groupe de la Société Royale d'Astronomie du Canada, ont chacun à leur crédit un réflecteur.

Dès les premiers numéros de cette chronique, M. Nadeau, initiateur de notre mouvement, décrivait l'essentiel de la technique présidant à la taille des miroirs. Plus tard, une série d'articles furent consacrés au test de Foucault et à l'argenteure des miroirs. A la suite de ces articles, quelques-uns de nos amis de l'extérieur construisirent des instruments réussis.

Présentement un nouvel intérêt se manifeste au sein de notre groupe pour les réflecteurs. MM. Carrier, I.C., Brunneau, Giroux, Caron et moi-même travaillons à des miroirs de dimensions variées. Il était naturel de nous grouper à part pour discuter les problèmes particuliers de l'opticien amateur. C'est ainsi que fut formé le Cercle Léon Foucault, section des constructeurs de télescopes de la Société Royale d'Astronomie à Québec.

Il est évident que sans la construction de nombreux réflecteurs l'expansion de l'astronomie dans le Québec sera plutôt lente et difficile. Si les instruments ne sont pas multipliés, la situation actuelle se maintiendra, où seuls les membres de notre Société domiciliés à proximité de notre observatoire et jouissant des loisirs suffisants, exécutent le programme d'observation de la Société.

Baucoup d'entre nous ne disposent que de brefs loisirs. Quand on possède chez soi un instrument, une demi-heure suffit pour mesurer quelques variables. Ainsi donc, à mesure que les réflecteurs entrepris seront terminés, on doit prévoir une extension considérable de travail sérieux déjà en cours à notre observatoire.

Par ailleurs, la taille des miroirs comporte sa propre esthétique. Les méthodes d'examen des surfaces optiques sont d'une élégance achevée et les ombres

qui recouvrent un miroir sous le test de Foucault offrent des merveilles de délicatesse et de modelé. Transformer un disque de verre en un paraboloïde précis constitue certes une aventure pleine de fascination. Comme le dit Albert G. Ingalls, l'incomparable rédacteur de "Scientific American", "cette conquête d'un disque brut exprime de façon saisissante et pleinement satisfaisante la puissance du cerveau et des mains de celui qui la réalise."

Dans le dernier numéro de "Sky and Telescope", Earle B. Brown, directeur de la page des constructeurs de télescopes, parle de l'avenir de l'optique d'amateur. Il cite les possibilités non encore épuisées du camera Schmitt et du télescope Schupmann. Des nouveaux types d'instruments seront développés dans l'avenir. Après la guerre, il faudra expérimenter avec les nouveaux plastiques transparents, pour les plaques correctrices et les miroirs. Nous nous organisons dès maintenant pour être prêts à participer à ces développements.

Chaque mois les membres de notre cercle se réunissent pour chercher à résoudre ensemble leurs difficultés d'opticiens novices. Un programme de causeries familières sur l'optique a été préparé. Notre première réunion aura lieu au début de janvier. L'un de nous exposera l'essentiel de l'optique des miroirs. Un autre fera part des directives précises que son expérience lui dicte au sujet du dégrossissage et de l'affinage des miroirs. Les membres de la Société et les personnes intéressées sont cordialement invitées.

A ce propos, les opticiens amateurs de l'extérieur avec qui nous sommes personnellement en relation, sont invités à suivre nos activités. Nous le leur faciliterons la chose de multiples façons.

Suivant le programme proposé, nous développerons l'étude théorique tout en visant à l'application immédiate des connaissances techniques. Bientôt de nouveaux et excellents réflecteurs permettront à d'autres amateurs de contribuer à l'étude des splendeurs de l'abîme cosmique.

Albéric BOIVIN,

directeur du Cercle Léon Foucault, 914, Chemin Ste-Foy.

ANECDOTES

Justice ottomane

Un homme très avare avait été condamné par le vali de Brousse à payer une amende de cent livres turques or. Aussitôt après la sentence, il se jeta aux pieds du juge en criant :

—Pardonnez-moi ! Je consens à subir toute autre punition ; mais qu'on ne me demande pas mon or.

Le juge, apitoyé, commua sa peine en quatre cents coups de bâton. Toutefois, il laissait encore au condamné le choix de remplacer cette peine par celle de manger un kilo de forts piments.

L'avare opta pour les piments ; mais à peine en eut-il mangé une demi-livre, que son estomac en feu demanda grâce : —Je préfère les coups de bâton, hur-la-t-il.

On obtempéra à son désir. Or, cette fois encore, il ne put aller au delà du cinquantème coup :

—Je veux bien payer les cents livres d'or, râla-t-il.

—Qu'il soit fait selon ta volonté ! dit le juge. Mais pourquoi n'as-tu pas commencé par là ?

SAGACITE DU CHIEN

Le professeur d'histoire naturelle vient de parler du chien. A la récréation de l'après-midi il entend le dialogue suivant :

—Mon chien Tom est bien fin. Tous les jours, il porte les lettres de papa à la poste. Or, hier, il en a laissé tomber une, et s'est mis à remuer la queue. Je me dis : "Il y a quelque chose de drôle là-dedans". Je ramasse la lettre et je m'aperçois qu'il y a dessus un timbre de deux sous au lieu d'un de trois sous.

—Je te crois, répond le jeune Paquin ; mais je pense que le mien est encore plus fin. Il porte aussi, tous les jours, les lettres de papa à la poste. Or, ce matin, lui aussi en a laissé tomber une et n'a jamais voulu la ramasser. Sais-tu pourquoi ?

—Non. —Elle était mal adressée. Papa avait inscrit Rivière-du-Loup-en-Haut, au lieu de Rivière-du-Loup-en-Bas.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITE 7---Les Grecs

par M. PATRICE BUET d'après les dessins et reconstitutions de M. Golchon.

13---LA FIN D'ALEXANDRE



391. BREVE REVOLTE DES MACEDONIENS

Mais la joie et l'enthousiasme ne devaient pas demeurer longtemps parmi les Macedoniens. Trente mille jeunes Perses en effet arrivaient au camp d'Alexandre, robustes, adroits et agiles. Ils étaient un danger pour la vieille armée qui craignait d'être ainsi supplantée, aussi se révolta-t-elle ouvertement. Alexandre fit un exemple, livra quelques-uns au supplice, en chassa d'autres, mais ceux-ci ne purent supporter l'exil et firent amende honorable à leur grand chef qui ne sut résister à ces marques touchantes de repentir.



392. — MORT D'EPHESTION

Ici se place un événement qui devait être pour Alexandre l'objet d'une grande douleur. Ephestion, le plus cher de ses amis, un autre lui-même, pris de fièvre voulut faire fi des recommandations de son médecin, et mourut presque subitement. Dans sa douleur Alexandre livra le médecin Glaucus au bourreau et sacrifia aux mains d'Ephestion les Cosséens rudes montagnards qu'il fit égorger jusqu'au dernier. Puis après avoir fait à son ami de magnifiques funérailles, il reprit la route de Babylone.

Souriez...

PRESENTS DES MAGES

Thérèse, la grande soeur, raconte l'histoire des mages à ses deux petits frères, Henri et Jean, qui écoutent avec attention. Arrivée à l'énumération des présents donnés par les mages, elle dit :

—Le premier offrit de l'or, le second de l'encens, et le troisième ?

Comme la grande soeur s'arrête avec une interrogation dans les yeux et la voix, Henri, déjà enfant de chœur, répond :

—Le troisième apporta l'encensoir...

AUX TUILERIES

Plusieurs fillettes de cinq à six ans causent des frères et des soeurs, se demandant ce qui vaut mieux.

—Moi, je n'en sais rien, avoue une blondinette avec mélancolie ; j'ai un grand frère et une grande soeur, et ils me battent tous les deux.

La langue française

CORRIGEONS-NOUS !

Publications de la Société du Parler français.

A PROPOS DE MAISONS D'HABITATION

AVANT-COUVERTURE

Ce mot n'est pas dans les dictionnaires. Il faut y substituer, selon le cas, **avant-toit**, **auvent** ou **larmier**. L'**avant-toit** est la partie d'un toit ou d'une couverture qui est en saillie; l'**auvent** est le petit toit en saillie au-dessus d'une porte qui abrite contre la pluie; le **larmier** est la corniche extérieure d'une maison, formant saillie pour faire égoutter la pluie à distance, le long des murs.

RENOVI D'EAU

La corniche extérieure d'une maison, formant saillie pour faire égoutter la pluie à distance, le long des murs, prend aussi, chez nous, le nom de **renvoi d'eau**. C'est larmier qu'il faut dire.

Nous donnons aussi le nom de **renvoi d'eau** à la partie du bas d'une croisée, du seuil d'une porte, qui renvoie au dehors l'eau de la pluie. Cela s'appelle en français jet d'eau.

De même, c'est **égvier**, **égout** ou **tuyau d'égout**, non pas **renvoi d'eau**, qu'il faut dire pour désigner le conduit qui amène les eaux d'une maison au canal d'égout.

DALLE, DALOT

Une dalle est un auget placé au bas d'un toit pour recevoir les eaux pluviales et les déverser ensuite dans les tuyaux de descente, et un dalot est une ouverture pratiquée au travers du bordage pour faire écouler les eaux hors d'un navire. Mais on ne peut donner le nom de dalle, ni celui de **dalot**, au tuyau qui conduit les eaux pluviales de la dalle à la terre. Il faut dire **tuyau de descente**.

RECOLLET

Le tuyau coudé qui surmonte une cheminée et tourne sur un pivot de façon que la fumée soit dans la direction du vent s'appelle chez nous un **recollet**. C'est gueule de loup ou tourne-vent qu'il faut dire.

CAP

Nous nous servons couramment du terme **cap** pour désigner : 1° la pièce de bois ou de tôle dont on recouvre le faite d'un toit ; 2° la pièce de pierre ou de tôle percée à jour dont on revêt le sommet d'une saignée de cheminée pour en protéger le mortier ou la brique contre la pluie ; 3° la construction dont on surmonte la tête d'une cheminée pour empêcher la pluie de s'y introduire et le vent d'y rabattre la fumée. **Cap** n'a aucune de ces acceptions, dans le bon langage. Il faut dire **faîteau** dans le premier cas, **mitron** ou **couronnement** dans le deuxième, et **chapeau** dans le troisième.

CHAPEAU

Si chapeau peut se dire de la construction dont on surmonte la tête d'une cheminée pour empêcher la pluie de s'y introduire et le vent d'y rabattre la fumée, ce terme ne peut s'employer pour désigner la pièce de bois ou de tôle dont on recouvre le faite d'un toit, ou la pièce de pierre ou de tôle percée à jour dont on revêt le sommet d'une saignée de cheminée. Il faut dire **faîteau**, **mitron** ou **couronnement**, selon le cas.

CARRE

Nous donnons le nom de **carré** à la partie de la maison généralement de forme rectangulaire, qui est comprise entre la cave et le comble. Ex. : Le **carré** de cette maison a vingt-cinq pieds par quarante, et sa hauteur est de douze pieds. Le **carré** est le corps de la maison.

RENTOURAGE

On donne, chez nous, le nom de **rentourage** aux assemblages de planches ou madriers qui forment les pans de gros murs ou en couvrent l'extérieur. **Rentourage** n'est pas français. Il faut dire **remplissage en bois** ou **revêtement en bois**, selon le cas.

LA CITÉ DES PLANTES

(suite de la page 10)

gères ne sont pas des plantes à graines. Elles se reproduisent au moyen de microscopiques spores. Une graine est un ensemble compliqué et bien protégé d'innombrables cellules, de tissus et de téguments; une spore est une pauvre petite cellule nue et exposé à tous les avatars. La population de la république des Fougères est d'environ 7,000 espèces. Elles furent dominantes aux âges anciens de la Terre. Aujourd'hui ayant cédé la place aux nouvelles venues, aux plantes à graines, elles n'ont pas complètement abdiqué et comptent encore pour beaucoup dans la beauté de nos forêts et dans le foisonnement de la vie aux terres tropicales.

Sans sortir du bois, regardons à nos pieds. Les vieux troncs d'arbres tombés de vieillesse sont enrobés d'un velours de Mousses. Ce velours est en réalité tissé de légions de petits individus, végétaux placés les uns contre les autres, et dont on peut détailler les petites feuilles au moyen d'une loupe. Seize mille espèces de Mousses, de par le monde, font des tapis dans les forêts humides, corrigent la grisaille des rochers et remplissent les tourbières. Elles ondulent comme des cheveux vivants dans les ruisseaux froids des montagnes, et pendent aux branches des arbres dans la pénombre de la jungle tropicale.

Et maintenant rappelez vos souvenirs. Vous avez vu, au bord de la mer, de longues feuilles noirâtres, ondulées et luisantes, roulées par les vagues et étendues, sur le sable blond. Ce sont des Algues, des plantes constituées pour vivre dans l'eau salée. Vous avez vu aussi, sans aller si loin, des masses vertes filamenteuses et gluantes flotter au soleil sur les mares et les étangs. Ce sont aussi des Algues, des Algues microscopiques faites pour vivre dans l'eau douce. Il y a aussi des Algues qui colorent en vert l'écorce des arbres du côté du vent de pluie. Il y en a d'autres qui vivent dans notre corps et y causent des maladies: on les nomme communément des Bactéries. Les Algues ne sont pas organisées comme les plantes qui vous sont les plus familières. On n'y reconnaît généralement pas de racine, tige, feuilles et fleurs. Ce sont des masses de cellules que l'on nomme "thalles" et qui portent des organes reproducteurs souvent très compliqués. Le monde des Algues, très important, mais peu connu en dehors des botanistes compte plus de 20,000 espèces.

Entrons maintenant dans la forêt d'automne au lendemain d'une forte pluie. Voyez comme ont surgi de toutes parts les Champignons aux multiples formes et aux multiples couleurs, mais qui ont tous un caractère commun, l'absence de chlorophylle, cette substance qui colore en vert la plupart des autres végétaux. Chapeaux jaunâtres ou orangés; masses de filaments qui ont l'air de barbes blanches, corniches ligneuses soudées aux flancs des arbres malades, les Champignons sont partout où il y a du bois vivant ou mort à dévorer. Champignons aussi, la rouille sur le Blé, le Charbon sur le Maïs et l'Avoine, les moisissures sur le pain ou les confitures, les levures qui font cailler le lait et changent le jus de la treille en vin et le vin en vinaigre. C'est encore un vaste monde que le monde des Champignons, un monde interlope contre qui l'homme lutte sans cesse et qui compte 50,000 ou 60,000 espèces étudiées scientifiquement.

En marchant dans l'érablière tout à l'heure, nous n'avons pas pu ne pas remarquer ces plaques livides sur les rocs arides ou sur l'écorce des arbres et cette espèce d'ouate grise qui pendait aux branches des Epinettes mortes. Ce sont aussi des plantes, d'humbles plantes qui, à l'encontre des Champignons, ne demandent aux arbres que le support et ne leur nuisent en rien. On les nomme les Lichens. Elles vivent de l'air et de la pluie du ciel.

Malgré leur apparente simplicité les Lichens sont des plantes à double personnalité, chaque individu renfermant un Champignon et une Algue intimement associés et se complétant mutuellement. Les deux copains font tellement bon ménage que sous cette forme ils ont conquis toute la Terre depuis les pôles glacés jusqu'aux sables du désert, et que l'on catalogue aujourd'hui 40,000 Lichens.

Après ce rapide tour d'horizon, vous êtes sans doute curieux de connaître l'importance relative de la Cité des Plantes par rapport à la Cité des Animaux. Eh bien! malgré les apparences, il y a beaucoup plus d'animaux que de plantes. Au bas mot, la population de la bruyante Cité des Animaux est d'une millions d'espèces, quatre fois la population de la silencieuse Cité des Plantes. Disons en passant qu'à ce moment de l'Histoire de la Terre, la majorité des habitants de la Cité des Animaux sont des Insectes, tout comme la majorité des habitants de la Cité des Plantes sont des plantes à graines. L'homme n'a connu et ne connaît que l'ère des Insectes et des plantes à graines. Mais l'étude du passé géologique nous montre une image bien différente.

Une idée maîtresse qui a sa place ici est que la Cité des Animaux, malgré sa grande supériorité numérique et sa différenciation plus poussée, est entièrement sous la dépendance économique de la Cité des Plantes. C'est là l'une des lois fondamentales de la Nature. La plante verte est la seule machine capable de capter l'énergie cosmique pour élaborer les matériaux dits organiques. Les organismes animaux, plus parfaits à certains égards, n'ont pas accès à l'énergie cosmique qui les entoure; ils doivent emprunter, dérober plutôt aux plantes les matériaux organiques que la plante verte avait préparés pour elle-même, les transformer et les élever à leur propre niveau. La plante verte est donc la centrale puissante qui alimente à la fois la Cité des Plantes et la Cité des Animaux. Ainsi donc si le philosophe, ou l'économiste, vous demandent quelle est l'entité la plus importante du monde matériel que nous connaissons, répondez sans hésiter et sans vous occuper de la surprise de votre interlocuteur: la plante verte.

Voilà donc un premier pas dans la Cité des Plantes. Mais vous pensez bien que nous n'avons entrevu qu'une infime partie de la Cité merveilleuse.

Il y aura à connaître la figure infiniment belle et variée, et les façons de vivre des habitants de ce monde silencieux; leurs histoires de famille; la complexité de leurs relations réciproques et de leurs relations avec l'homme; leurs positions relatives dans la Cité. Chacun de ces aspects fait l'objet d'une science spéciale qui a ses docteurs et ses disciples. Ils viendront tour à tour vous parler familièrement, essayant de vous montrer le dessus de leur panier, de vous faire comprendre et admirer ce qu'ils ont eux-mêmes compris au fil de longues années d'étude. Ils seront vos guides dans la Cité des Plantes dont ils vous ouvriront les avenues et les jardins enchantés.

(Reproduit avec l'autorisation de Radio-Canada, section Radio-Collège.)

PONCTUATION

A quoi bon s'occuper de vétilles, comme la ponctuation? pense-t-on souvent.

Cette opinion était aussi celle d'un maire de village, auquel l'inspecteur primaire se présenta un beau matin, en le priant de vouloir bien se joindre à lui pour visiter l'école. Le magistrat municipal avait sans doute des occupations plus urgentes, car, tout en obtempérant à l'invitation du fonctionnaire, il murmura, très impoliment, non sans que l'inspecteur l'entendit : — Cet âne-là aurait dû venir un autre jour.

On arrive, on interroge les élèves, on est amené à parler de la ponctuation.

Le maire hausse les épaules et déclare que les enfants ne doivent pas perdre de temps à de pareilles niaiseries. Sans lui répondre, l'inspecteur envoya un élève au tableau et lui dicta la phrase suivante, dont il donna soigneusement la ponctuation :

"L'inspecteur, dit le maire, est un âne!"

Silence général; confusion du maire. — Maintenant, dit l'inspecteur, changez simplement la ponctuation, supprimez les virgules, et mettez deux points après dit, la phrase devient :

"L'inspecteur dit : le maire est un âne!"

Rire général, dont M. le maire fait évidemment des frais.

XIV-- Histoire de l'Eglise

LES

MISSIONS D'EXTRÊME-ORIENT



367. — LES MISSIONS DE L'OCEANIE CENTRALE. LA MORT DU P. CHANEL.

Dans une de ses randonnées parmi les îles si nombreuses de son Vicariat apostolique, Mgr Pampallier débarqua le P. Chanel et l'Frère Marie-Nizier, dans l'île de Foutoua, c'était en 1837.

Pendant trois ans le P. Chanel vécut dans le plus profond dévouement, et aussi dans l'exercice de la charité la plus parfaite, puisqu'il guérit d'un mal très grave Mousmoussou, le ministre du roi Niouliki. Mais dès qu'il réussit à convertir quelques indigènes, le roi et son ministre décidèrent de faire disparaître le missionnaire. Mousmoussou se chargea lui-même de conduire cette affaire, et comme le P. Chanel avait été percuté de coups par ces bandits, il ramassa la propre hachette du missionnaire et lui fendit le crâne. Martyrisé en 1841, le P. Chanel a été béatifié en 1889.

Au temps même où Mgr Pampallier débarquait le P. Chanel à Foutoua il débarquait aux îles Wallis le P. Bataillon. Après bien des difficultés ce missionnaire convertit le roi Lavelona qui dès lors protégea la religion catholique. Cette heureuse protection fut continuée par la reine Falakika, puis par l'admirable reine Amélie, la fille de Lavelona.

Aux îles Tonga, en 1842, le P. Chevron accompagné du Frère Atalle fut aussi des débuts assez pénibles. Ils eurent à souffrir une longue persécution d'un chef tongien qui s'était fait reconnaître comme roi sous le nom de Georges Ier.

Les îles Fidji furent évangélisées par le P. Bréhéret, qui fut remplacé, en 1887, par Mgr Vidal.



368. — LES MISSIONS DE L'OCEANIE ORIENTALE. LE PERE DAMIEN MISSIONNAIRE DES LÉPREUX.

Les îles Hawaï ou Sandwich reçurent comme premiers missionnaires des prédicants protestants de Boston (1820). Le Saint-Siège confia cette mission aux Pères des Sacres-Coeurs de Piepus; sous la conduite du P. Bachelot nommé préfet apostolique, deux Pères et trois Frères s'embarquèrent pour Honolulu, et ils arrivèrent en juillet 1827. Dix ans après, les Protestants par jalousie excitèrent une telle persécution contre les convertis puis contre le missionnaire que les premiers se dispersèrent et les seconds allèrent évangéliser d'autres îles. En 1846, de nouveaux missionnaires arrivèrent sous la conduite de Mgr Rouhouze, qui fut remplacé en 1847 par Mgr Maigret. Dans l'intervalle de ce temps la paix religieuse fut obtenue, et les progrès du catholicisme furent appréciables.

Vers 1865 la lèpre se déclara virulente et pour enrayer le mal le gouvernement décida d'isoler les malades dans l'île de Molokau. Ces malheureux y vivaient sans aucune loi et presque sans secours, leur misère morale dépassait encore leur misère physique.

En 1873, Mgr Maigret les visita accompagné du P. Damien; ce dernier touché de leur détresse obtint l'autorisation de rester avec eux. Pendant 16 ans il se mit à leur service et si dans leurs corps il ne put que soulager, il guérit complètement leurs âmes, en y implantant des sentiments de foi admirables. Il mourut de la lèpre et fut enterré à Molokau.

Les Pères de Piepus évangélisèrent toutes les îles de l'Océanie orientale.



Production de la maison G. MAZO 85, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

JEANNOT

par LYMAN YOUNG

L'INVINCIBLE

Registered U. S. Patent Office

